

The image shows the front cover of an antique book. The cover is decorated with a dark brown and black marbled pattern, featuring intricate, swirling, and cell-like designs. A small, rectangular white paper label is affixed to the lower-left portion of the cover. The label contains the handwritten text 'De 3597' in a dark ink. The spine of the book is visible on the left side, showing some gold-tooled decorative elements and a greenish-tinted section. The book is set against a dark, almost black background.

De 3597

Acc. 2027^(3.)

III. 104^(3.) D.



2.





ANTAR.



DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



ANTAR,
ROMAN BÉDOUIN,

TRADUIT DE L'ARABE,

PAR

TERRIC-HAMILTON,

Secrétaire-interprète de l'Ambassade Anglaise à Constantinople,

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

ORNÉ D'UNE JOLIE FIGURE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, Libraire,
rue Hautefeuille, n°. 23.

1819.



ANTAR

ROMAN BÉDOUIN

TRADUIT DE L'ARABE

PAR

FERRIC-HAMIBON

Éditions intégrales de l'Université d'Alger à l'Université de Paris

TOME DE L'ARABE

1878

TOME TROISIÈME



A PARIS

CHEZ ARTHUR BERTHAUD, Libraire

au Palais National, n. 23.

1878



ANTAR.

CHAPITRE VIII.

ABJER ayant été blessé, avait renversé Antar, et furieux s'était élancé au milieu des guerriers qu'il écrasait sous ses pieds. Antar s'était relevé à l'instant, mais au lieu de chercher à remonter sur lui, il le laissa s'échapper, et prenant Dhami de sa main droite, et son bouclier de la gauche, il s'élança sur les guerriers qui l'attaquaient tous à la fois, et la mort traça autour de lui un cercle sanglant : Ibla, s'écria-t-il avec fureur, je veux te les immoler tous. Ses cris frappaient de terreur les plus hardis, car il combattait comme le lion qui

III.

I

voit couler son sang, et le sien ruisselait de toutes les parties de son corps. Mais au moment où la terreur allait repousser loin de lui tous ses assaillans, son pied pose sur les chairs palpitantes d'un guerrier qu'il vient de renverser, il glisse, et tombe à la renverse. A l'instant cinquante Shibaniens tombent sur lui, et l'accablent de leur poids : les efforts qu'il fait sont terribles, quelquefois il parvient à les soulever, mais semblables aux pierres que le volcan vomit au milieu de sa lave brûlante, ils retombent sur lui, et l'écrasent sous leur masse. Leurs compagnons s'empressent de leur donner les sangles et les brides de leurs coursiers, ses membres en sont serrés et garottés, il n'est plus maître d'aucun de ses mouvemens,

l'écume seule de la rage peut librement sortir de sa bouche, c'est dans cet état qu'ils l'enlèvent de terre, et qu'ils vont le déposer aux pieds de Numan.

Numan était brave, il l'avait vu combattre et renverser ses guerriers, il n'avait pu s'empêcher d'admirer son intrépidité, sa force et même sa fureur; mais quand il le vit à ses pieds, couvert de sang et de blessures, ignominieusement garotté, hors d'état de faire aucun mouvement, à la merci du plus faible et du plus timide de ses guerriers, il ne put retenir ses larmes, la pitié se glissa dans son cœur, car il était jeune encore, il le fit donc attacher sur un vieux chameau dont le pas tardif mais sûr ne pouvait augmenter ses douleurs, et il alla le présen-

ter à son père pour qu'il ordonnât de son sort.

Monzar fut frappé de l'énergie de ses traits, du feu que lançaient ses yeux, et des formes superbes de son corps. Il fit relâcher les liens qui le déchiraient en l'attachant, se contentant de lui ôter seulement la liberté de nuire, puis il lui dit avec douceur : qui que tu sois, je te pardonne ton imprudence, en faveur de ta jeunesse et de ta valeur. Tu es désarmé, en mon pouvoir, je suis sans colère; dis-moi donc quelle est la terre qui t'a vu naître : si j'en juge par ta couleur, l'Afrique fut ton berceau. Non, lui répondit Antar, que le calme et la douceur de sa demande et de son ton étonnaient : ma mère était Africaine, mais j'ai reçu le jour dans une des

mille tribus de l'Arabie.-- Dans quelle tribu ? — Dans la noble tribu d'Abs, sur laquelle règne Zoheïr aussi renommé par son courage que pour sa justice, qui brise le superbe et fait plier le méchant comme le roseau du marais.— Es-tu guerrier ou esclave ? — Si la noblesse consiste à savoir manier la lance et l'épée, à braver la mort dans le combat, tes guerriers te répondront pour moi : jusqu'à ce jour, ma tribu m'appelait lorsqu'elle était dans la détresse, je la protégeais dans les dangers, j'étais le défenseur de ses femmes et de ses filles, son cavalier pour voler à la gloire, son épée quand elle courait aux armes.

Monzar fut étonné de la noblesse et de la fermeté de ses réponses et de son intrépidité dans les fers : qui t'a poussé, lui dit-il, à venir m'enle-

ver mes chameaux ? Seigneur , lui répondit Antar , c'est la perfidie de mon oncle Malik , frère de Shedad mon père et mon maître : j'ai été élevé avec la charmante Ibla sa fille , qui n'a pas sa pareille dans toute l'Arabie , j'ai passé ma vie à la servir , deux fois je lui ai sauvé l'honneur et la vie . Quand le roi Zoheïr pour récompenser ma valeur et mes services , m'a adopté pour son neveu , et pour le cousin de ses fils , quand Shedad s'est fait gloire de me nommer son fils , j'ai osé demander à mon oncle la main de sa fille , le laissant libre de fixer le prix qu'il voudrait mettre à sa dot , car mon courage a mis plus d'une fois de riches butins à ma disposition , mais il a refusé mon or et mes pierreries , et ne m'a demandé que cent chameaux d'Asafeer : j'igno-

rais leur prix, je ne savais pas qu'il faudrait les ravir à un roi puissant, qui en est si jaloux, qu'il les refuse même au grand roi de Perse : au lieu de cent qu'il me demandait, je lui en ai promis mille, et je suis venu pour les obtenir, soit avec de l'or, s'ils étaient à vendre, soit par la force des armes, si on me les refusait : mais j'ai appris en route, qu'ils appartenaient à un prince qui foule l'or sous ses pieds, qui estime le courage, mais qui ne le craint pas, et qui peut d'un seul mot faire marcher cinquante mille guerriers, et cinquante mille cavaliers. Alors, j'ai senti que je ne pouvais ni payer ni conquérir ses chameaux ; j'ai usé d'adresse, secondé par mon frère pour les ravir, et j'avais réussi en épouvantant de faibles esclaves, de

timides bergers, je les emmenais sans avoir fait couler une seule goutte de sang : mais alors tes guerriers m'ont poursuivi, m'ont atteint, menacé, attaqué, je me suis défendu ; la mort a souri à mes efforts ; mais un Dieu justem'a retiré son bras protecteur, le sang que j'avais répandu a fait glisser mes pieds, je suis tombé, tes guerriers se sont jetés sur moi, ils ont pesé sur ma poitrine et sur mes membres, comme l'avalanche détachée du sommet de la montagne vient écraser la chaumière de la vallée, ils m'ont désarmé, ils m'ont garotté, je suis en ton pouvoir, je t'ai offensé, j'ai blessé, j'ai tué tes guerriers qui voulaient boire mon sang, qui l'ont fait couler sous leurs lances, leurs traits et leurs épées : ordonne de mon sort, j'ai perdu

Ibla, la vie est un tourment pour moi, la mort seule finira mes malheurs.

C'est donc, lui dit le roi, pour une jeune Arabe que tu as exposé ta vie? toi qui montres tant de courage, et qui est doué de tant de générosité et d'éloquence. Oui, seigneur, répondit Antar, c'est à l'amour que je dois ma valeur: c'est lui qui enhardit l'homme à braver les dangers et à mépriser la mort: qui donne au tourtereau l'audace de se mettre entre sa compagne et la serre du vautour: quel est l'amant qui consulte ses forces en voyant sa bien-aimée outragée: il ne craint d'autre trait que celui qui s'échappe à travers un voile transparent d'un œil qu'il adore: la beauté est la source d'où découle le bonheur ou le malheur

de l'homme : en achevant ces mots ,
des larmes involontaires roulèrent
dans ses yeux , son cœur trop op-
pressé , poussa un long gémissé-
ment , et inspiré par la douleur et
par le souvenir d'Ibla , il soupira ces
vers.

« Le trait que lance la beauté est
« plus perçant que la pointe de l'é-
« pée. Les plus braves sont atteints
« de ses blessures , et ils apprennent
« à verser des larmes : puisse ma
« main faire boire à mon oncle la
« coupe de la mort , puissent ses
« bras se paralyser , et ses mains
« tomber en poussière. C'est lui
« qui , par sa perfidie , par ses fausses
« caresses , par ses trompeuses pro-
« messes , m'a conduit au bord de
« l'abîme et m'y a précipité. Il m'a
« aveuglé de la fausse lueur de l'es-

« poir : c'était avec raison , qu'à
 « l'instant de mon départ , Ibla me
 « dit, en me serrant la main , ce
 « mot terrible : *Pour jamais*. Eclair
 « de la foudre qui sillonne en un
 « instant l'horizon ; porte-lui mes
 « adieux , porte-les à ma mère , à
 « tous ceux qui m'aimaient sur la
 « terre qu'elle habite : O vous dont
 « le tamaris embaume les tentes , si
 « je meurs , donnez quelques larmes
 « à mon souvenir , vous ne les ré-
 « pandrez pas sur mon corps , il se ^{fit}
 « la pâture des aigles et des vautours
 « affamés sur une terre étrangère.

« Rappelez-vous un guerrier qui
 « n'a jamais reculé sur le champ de
 « bataille , qui a déchiré les lions les
 « plus terribles : il meurt banni ,
 « désespéré , chargé de liens hon-

« teux , et son cœur est encore plus
« brisé que son corps. »

Monzar redoublait de surprise et d'admiration en le voyant et en l'entendant : car il était lui-même un des Arabes les plus éloquens de son siècle , il fut convaincu que la peine d'Antar était aussi profonde que sincère , mais il ignorait encore toutes les particularités de sa vie : pendant qu'il l'interrogeait , il voit des guerriers répandus dans la plaine , fuir de toutes parts , et désertent leurs tentes : il s'informe de la cause de cette terreur subite et générale : invincible monarque , lui dit un de ses gardes , un lion terrible vient de sortir de la forêt , il s'est élancé comme un torrent au milieu de la plaine , il déchire les troupeaux , il

disperse les guerriers les plus braves; son corps est invulnérable, le fer des lances s'émousse en le frappant, le trait tombe à ses pieds, ou reste suspendu à sa crinière, et personne n'ose plus l'attaquer. Quelle lâcheté reprit Monzar irrité, qu'on songe que s'il rentre dans la forêt, il interceptera la route aux voyageurs, et reviendra infester nos campagnes, les ravager, et nous couvrir de honte. Antar à ces mots se sentit ranimé: grand roi, s'écria-t-il, je vous ai offensé, j'ai répandu le sang de vos sujets, vous devez me punir: exposez-moi aux griffes et aux dents de ce lion si terrible; s'il me déchire, votre déshonneur est lavé, et vos sujets vengés: si je le tue, accordez-moi mon pardon, et rendez-moi la liberté. Le roi souscrivit sans

hésiter à sa demande qui lui parut aussi juste que courageuse : il lui fit détacher les mains , ses gardes voulaient aussi lui délier les pieds , Antar s'y opposa : non , non , leur dit-il, laissez mes pieds liés ; pour que je ne puisse me soustraire ni à la justice du roi , ni à la dent du lion , donnez-moi seulement mon épée ; celle que l'on m'a arrachée , et conduisez-moi dans la plaine ; les gardes du roi l'y menèrent en tremblant , et dès qu'ils aperçurent le lion qui venait sur eux , ils laissèrent Antar , et se retirèrent précipitamment , le regardant comme un homme dévoué à la mort.

Antar pensait bien différemment , son cœur bondissait d'impatience , de plaisir et d'espoir , et pour atti-

rer sur lui le lion, il lui adressa ces vers d'une voix terrible.

« Arrive, arrive, roi de la forêt
 « et de la montagne, viens recevoir
 « la mort : tu vas trouver un cheva-
 « lier éprouvé dans vingt combats,
 « un lion plus fort, plus terrible que
 « toi : de timides troupeaux, des
 « hommes sans force et sans cou-
 « rage ont fui devant toi, mais mes
 « pieds sont attachés à la terre, je
 « t'attends, viens, vois le fer fulmi-
 « nant qui brille dans ma main, il
 « a soif de ton sang, il veut s'en
 « abreuver.

Monzar rassuré par la fermeté d'Antar se rapproche de lui, suivi de toute sa cour, inquiète et curieuse d'un combat qui paraissait si dangereux, et même si inégal par la gêne

que devait éprouver Antar dans ses mouvemens.

Le lion enfin le fixe , et s'avance sur lui : il était monstrueux : sa tête est immense, ses narines larges, le feu sort de ses yeux, l'écume de sa gueule, il bat ses flancs de sa queue, rugit en découvrant à travers une écume ensanglantée deux rangs de dents blanches comme l'albâtre, fermes comme le marbre, dures comme l'acier, pousse un rugissement qui fait retentir la plaine, et porte l'épouvante dans tous les cœurs, se tapit contre terre, hérissé sa crinière, se relève et bondit sur Antar.

Antar reste ferme comme le roc, le reçoit sur Dhami, dont il lui tend sa pointe: elle entre dans son front, le sépare, et ressort entre ses deux

épaules ; le lion à moitié coupé en
deux, roule au pieds d'Antar, qui
essuie son glaive sur sa crinière en
s'écriant : « ô Ibla ! c'est à toi que je
« dois ma force et ma victoire, c'est
« pour toi que je brave la mort sur
« la terre d'Yrak : ton père ma
« trompé par ses fausses caresses et
« sa perfidie : c'était ma mort qu'il
« demandait pour le prix de ta dot,
« il m'a jeté sur une mer qui ne
« couvre que des écueils, je suis
« venu sans suite à Yrak, j'ai vu sa
« force, ses richesses, ses guerriers,
« ses superbes chameaux, j'ai songé
« à toi, au prix mis à ta main, j'ai
« tout osé, j'ai tout bravé, déjà je
« chassais devant moi les chameaux
« et les bergers, je marchais brûlant
« d'amour et d'impatience, quand
« je me suis trouvé environné d'un

« nuage de poussière , que mille
« coursiers fougueux faisaient élever
« sous leurs pieds : à l'instant mille
« cavaliers ont tonné contre moi le
« cri de la destruction : leurs lances
« ont frappé ma poitrine , leurs
« épées ont brillé sur ma tête : j'ai
« reconnu la trahison de mon oncle,
« la rage est entrée dans mon cœur,
« mais non la crainte , j'ai tiré Dhami
« de son fourreau , elle a produit la
« tempête , elle a fait tomber une
« pluie de sang que ses étincelles sil-
« lonnaient sur les casques et les ar-
« mures qu'elle brisait. Abjer s'abat-
« tit sous moi , je quittai mes étriers,
« et quoiqu'à pied , bravant et les
« coursiers et leurs écuyers , je les
« chassais devant moi , comme j'a-
« vais chassé leurs troupeaux ; mais
« mon pied glisse sur le sang que j'ai

« versé, je tombe à terre, je suis
« écrasé sous le poids des guerriers
« qui fixent mes membres sur le sa-
« ble, les garottent, me jettent igno-
« minieusement sur un paisible cha-
« meau, et me présentent ainsi au
« noble roi que j'ai offensé : il est
« puissant et généreux, il ne frappe
« pas le guerrier désarmé : puissent
« son nom et sa gloire durer éternel-
« lement, il a pitié de moi, il fait
« desserrer mes liens : dans ce mo-
« ment un lion terrible vient rava-
« ger ses campagnes, on fuit devant
« lui, j'offre de le combattre, je le
« combats, je le tue ; voilà ce que
« j'ai fait pour toi, Ibla : mais pour-
« rai-je jamais mériter le prix que
« ton père a mis à ta main ? »

Monzar avait écouté avec plaisir et étonnement ce court, mais fidèle récit de tout ce qu'Antar avait fait



depuis qu'il avait mis le pied sur ses terres : il dit alors aux guerriers qui l'entouraient , et qui venaient de le voir et de l'entendre comme lui : cet homme est vraiment un prodige , c'est le phénix de l'Arabie , et l'honneur de son siècle : son intrépidité , sa force , son éloquence sont capables de lui soumettre l'univers : avec lui , j'effectuerai sur Chosroës l'objet de mes désirs ; avec lui je mettrai l'Arabe au-dessus du Perse.

Monzar était brave , mais c'était surtout un prince éclairé , grand justicier , et habile politique , et c'était pour cette raison que le grand roi , lui avait confié le gouvernement de toutes les tribus de l'Arabie qui reconnaissaient son pouvoir : quand il venait à la cour de Chosroës , on lui rendait les plus

grands honneurs , on lui prodiguait les distinctions les plus particulières , et on le désignait par le titre de roi des Arabes; Chosroës le traitait comme un ami , et l'admettait à sa table, honneur qu'il n'accordait que rarement aux plus grands de sa cour. Quand ils conversaient ensemble, Monzar lui disait les particularités de la Mecque, et du tombeau sacré d'Abraham : il élevait la gloire des Arabes au-dessus de celle des Perses , et récitait les vers de tous les poètes célèbres qui ont brillé dans l'Arabie ; Chosroës qui aimait la gloire partout où elle se trouvait , et qui surtout était impartial , n'en était point offensé , il se plaisait à l'entendre, et il le comblait de présens d'or, de pierreries, et des riches tapis que les Perses fabri-

quaient ; car dans ces temps-là , les Chosroës de Perse étaient renommés par leur justice , leur gouvernement libéral et généreux , et leur haine pour la violence et l'oppression , au-dessus de sa tête était suspendue une cloche d'or , à laquelle était attachée une chaîne qui pendait à l'extérieur du palais. Tous les sujets avaient la liberté de s'en approcher et de la tirer : et chaque fois que la cloche sonnait , les courtisans se retiraient , le roi descendait de son trône , écoutait les plaintes de celui qui avait sonné , et lui rendait lui-même et sur-le-champ la justice qu'il réclamait.

Or , quelque temps avant que Monzar n'eût fait Antar prisonnier , il était venu à Modayin , qui était un palais près de la capitale , où

Chosroës passait les beaux jours de l'été, et rassemblait sa cour, à laquelle il donnait des fêtes magnifiques, et se délassait de ses travaux au milieu des plaisirs de la table et de la chasse. Monzar y avait passé plusieurs jours dans la familiarité de l'amitié, et le roi lui avait fait présent d'un manteau superbe, et de plusieurs bijoux d'un grand prix: les cours furent toujours le séjour de l'envie, un des courtisans fut jaloux desd'ons faits à Monzar, et quand il fut seul avec le roi, il lui dit: grand roi, pardonnez la liberté que je prends, mais je vous dois la vérité, car vous l'aimez, et vous l'accueillez: apprenez donc que vos sujets sont plus que surpris de la faveur que vous accordez à un sauvage Bédouin adorateur des pierres, que

vous admettez à votre familiarité , et que vous comblez de présens dont il ne connaît pas même le prix. Ce n'est qu'un misérable digne de mépris , car tous ces Arabes ne sont que des bergers , qui au lieu d'adorer comme nous le feu , auteur de la vie et de la lumière , se prosternent devant de grossières images , jurent par un vil tombeau qu'ils vont au loin visiter au milieu des sables du désert , n'ont , ni foi , ni religion , et ne se distinguent que par le vol , la fourberie et le pillage.

Ce courtisan jaloux de la faveur de Monzar , et des présens que lui faisait le roi , se nommait Khosrewan , fils de Jorham , il commandait à vingt mille Perses , parlait toujours avec mépris des Arabes , et répéta si souvent ses mensonges au

grand roi , qu'il parvint à diminuer l'estime et l'amitié qu'il avait pour Monzar.

Mon roi , lui dit-il un jour , à la suite d'une conversation particulière, voulez-vous me permettre de vous faire connaître jusqu'où ce Bédouin , que vous avez mis à la tête des Arabes, porte l'ignorance et la grossièreté: invitez-le à une collation que vous donnerez à votre cour, vous nous ferez servir des dattes, mais celles que vos esclaves lui présenteront seront avec leurs noyaux, tandis qu'on les aura remplacés dans celles que l'on nous servira par les amandes, et les sucreries que l'on y met ordinairement, et vous verrez ce qu'il fera. Chosroës voulut bien se prêter à cette plaisanterie de Khosrewan, et lorsqu'au dessert on apporta

les dattes, Chosroës et tousses courtisans les mangèrent sans en rien rejeter. Monzar ne connaissait pas la manière dont elles étaient préparées, mais voyant avec quel plaisir, et qu'elle avidité même ils les mangeaient; il crut qu'il était de l'honnêteté de les imiter, il prit donc celles qu'on avait posées devant lui, et qui étaient naturelles et sans apprêts, et il en avalait avec peine les noyaux; mais il s'en trouva un qui pensa l'étrangler, et les efforts qu'il fit pour l'avalier ou pour le rejeter, firent partir tous les convives d'un grand éclat de rire, et Chosroës ne put s'en empêcher: Monzar en fut piqué, et s'adressant à Chosroës: grand roi, lui dit-il, puisse votre gloire durer éternellement, mais oserais-je vous deman-

der ce qui fait rire tous vos cour-
sians, et vous-même. C'est, lui répon-
dit le roi que vous avez mangé vos
dattes, et que vous en avez avalé les
noyaux, et c'est ce qui nous fait
rire : je vous ai imité vous et tous vos
convives, reprit Monzar, je vous ai
vu manger vos dattes, sans en re-
jeter les noyaux, et j'ai cru devoir
faire comme vous : les dattes que
nous avons mangées, lui dit le roi,
ne nous ont fait aucune peine à ava-
ler, parce qu'au lieu de leurs noyaux
ce sont des amandes et des sucreries
que l'on met à leur place. Pourquoi
donc reprit Monzar en rougissant,
ne m'en avoir pas fait servir de
pareilles, je suis votre hôte, je ne me
suis pas assis à votre table pour être
un objet de mépris et de dérision :
ne m'avez-vous invité que pour rire

à mes dépens, vous et votre cour ? Je sais que je suis votre sujet , votre esclave même , et je n'en suis pas moins reconnaissant des bontés dont vous m'avez honoré , et dont je ne perdrai pas le souvenir.

Monzar pour dissimuler son dépit resta encore quelques jours auprès de Chosroës , puis ayant prétexté quelques affaires pressantes , il lui demanda la permission de retourner dans sa famille : Chosroës la lui accorda , et il revint au pays d'Yrak , mais il prouva que les rois les plus puissans ne doivent jamais humilier leurs sujets , et surtout les braves , et que les plus petites causes peuvent produire les effets les plus funestes. Il n'avait pas digéré les noyaux des dattes : le lendemain du jour qu'il fut arrivé dans sa capitale , il écrivit

aux tribus de Wayil, de Bekir et de Ielhema, cette lettre courte, mais terrible : on a outragé votre roi, vengez-le, vengez-vous : attaquez Modayin, pilliez ses habitans, ravagez les villages, passez au fil de l'épée les marchands de Perse, et brûlez Déelem, ne craignez pas de rencontrer de résistance, massacrez et pilliez.

Aussitôt que les différentes tribus eurent reçu ces lettres, elles envoyèrent Sewid, fils d'Amil ravager les terres de Chosroës : Handala sacca-géa les magasins et les greniers; Harith, fils de Joshem dévasta tout le pays de Zilah, et massacra tous les habitans sans distinction, ensuite le désordre et la rébellion se répandirent dans tous les villages, qui se soumirent aux Arabes, plutôt que

de les combattre. Plusieurs seigneurs perses, surpris dans leurs châteaux furent décapités, et les marchands et les voyageurs accusaient d'une commune voix Chosroës de leur ruine: tous lui reprochaient son inaction, et le dévouaient à la honte. Il se hâta donc d'ordonner à Mubidan, son premier ministre et qui avait toute sa confiance, d'écrire à Monzar de punir les tribus qui s'étaient révoltées, et de les menacer, si elles ne rentraient pas sur-le champ dans le devoir, et si elles ne réparaient pas les dégâts qu'elles avaient commis, de les anéantir et de disperser leurs habitans dans les déserts.

Le ministre, d'après les ordres de Chosroës écrivit cette lettre à Monzar.

A celui que nous reconnaissons

pour roi des Arabes, salut : le cœur du grand roi est fort irrité contre vous, a cause des déprédations que les Arabes ont commises sur ses terres: vous devez faire mettre à mort les chefs des rebelles, et les plus coupables, et punir ceux qui ont opprimé les faibles; si vous obéissez au gouvernement perse, et aux ordres du grand roi, que la paix soit avec vous, sous la protection du feu éternel.

Monzar ayant reçu cette lettre; y fit cette réponse : à celui que nous reconnaissons pour le grand roi, pour le roi toujours juste: mon caractère est méprisé, ma gloire est ternie, mon autorité méconnue par les Arabes, depuis qu'ils connaissent le repas des dattes : je suis sans pouvoir parce qu'ils pensent que je suis

l'objet de votre dérision , ils ont donc secoué le joug de l'obéissance , et sont soustraits à ma domination : telle est la cause de leur insurrection , et de leur désobéissance. Vous devez donc ne vous occuper que de votre pays , et ne vous mêler que de votre gouvernement.

A la lecture de cette lettre , Chosroës en saisit le sens , et il dit à son ministre : ces Arabes ont un dessein caché , et ce Monzar , ce chien des chiens , voudrait me faire la loi ; mais que mon trône s'écroule en poussière , que je ne sois plus compté au nombre des rois , si je ne l'extermine lui et toute sa nation.

Khosrewan , qui était présent à la lecture de cette lettre , lui dit aussitôt : grand roi , ce Monzar vaut-il la peine que vous vous occupiez de

lui : par votre tête , dites un mot , je vais le faire prisonnier , massacrer ses Arabes , et couvrir de sable ses tribus , je vous l'amènerai lui et ses enfans chargés de fer ou je les exterminerai , et je déposerai ses trésors à vos pieds.

Khosrewan , lui dit Chosroës ; j'accepte vos services , je vous charge de cette expédition : marchez , prenez avec vous les troupes dont vous croyez avoir besoin : si vous remportez la victoire sur Monzar , ne le tuez pas , mais amenez-le-moi afin que je lui fasse boire goutte à goutte et lentement la coupe de la honte et de l'humiliation bien plus amère que celle de la mort : ensuite pour achever sa punition , je lui accorderai la vie.

D'après ces ordres , Khosrewan fit

ses préparatifs en trois jours, il partit à la tête de vingt mille cavaliers couverts de cuirasses et de boucliers dorés, armés d'épées étincelantes et il marchait à leur tête, avec la fierté d'un lion.

Le roi Monzar, en voyant combattre Antar, en écoutant les vers qu'il improvisait avec tant de chaleur et de facilité, fut convaincu qu'il n'était pas un homme ordinaire, et il repoussa l'idée de le faire mourir. Mais ne voulant pas non plus blesser la justice, et laisser sans vengeance ses sujets massacrés, il le retint dans les fers, après avoir fait visiter et panser ses nombreuses blessures, dont aucune heureusement ne se trouva dangereuse : il dit donc à son fils, je vous confie la garde de ce guerrier, et je vous re-

commande de le faire traiter avec douceur ; car par la foi d'un Arabe, sa valeur force le respect, et l'on trouverait difficilement son égal dans toute l'Arabie. D'ailleurs j'attends la réponse de la lettre que j'ai écrite à Chosroës , je ne suis pas sans m'en repentir , je ne voudrais pas faire couler le sang d'un seul de mes sujets pour venger mon amour-propre blessé : si le grand roi me déclare la guerre, je lui sacrifierai Antar qui nous est étranger , qui n'est pas né sur cette terre , qu'il est venu couvrir de notre sang, que je devrais peut-être faire mourir : je le lui enverrai, en lui disant que c'est cet Africain qui a fait révolter mes sujets contre moi , qui à la tête de ces hordes Arabes, est entré sur ses terres , les a pillées et ravagées : j'ap-

païserai ainsi la colère de Chosroës, j'épargnerai le sang de mes sujets, ils ne seront pas même forcés de rendre le butin qu'ils ont enlevé, et Antar expiera seul la faute que j'ai commise.

Antar resta donc emprisonné sous la garde de Numan, et Monzar rentra dans Yrak pour y attendre la réponse du grand roi : le lendemain il monta à cheval dès le lever du soleil, pour aller au-devant des courriers qu'il attendait avec impatience. Quand tout-à-coup il découvrit des nuages de poussière qui venaient du côté de la Perse, et qui couvraient la moitié de l'horizon, en s'épaississant à mesure qu'ils s'approchaient. C'étaient les cavaliers perses, et les armées de Déelem. Monzar revint promptement sur ses

pas en criant partout où il passait : braves Arabes, armez-vous, protégez vos femmes et vos familles, l'ennemi accourt sur nous, ne souffrons pas qu'il nous apporte la honte et l'esclavage. En même temps, il envoya sur-le-champ avertir la tribu de Shiban, et toutes celles qui recevaient ses lois; mais les Perses ne lui donnèrent pas le temps de réunir ses troupes, ils fondirent sur le pays, et enveloppèrent Monzar et les Arabes qu'il avait pu rassembler. Ils étaient onze mille, et à la chute du jour quatre mille avaient déjà été tués, et les autres étaient en pleine déroute et fuyaient de toutes parts. Khosrewan marchait en vainqueur, et se dirigeait sur l'étendard de Monzar, renversant et détruisant tout ce qui s'opposait à son passage.

Son cœur nageait dans la joie, et il jouissait d'avance de sa victoire : il ne cessa de poursuivre les Shibaniens qu'au moment où la nuit, les couvrant de ses sombres voiles, les déroba à sa vue ; alors il fit halte, fit dresser ses tentes, alluma ses feux, et ordonna à ses troupes de cerner la ville d'Yrak, et d'en empêcher également l'entrée et la sortie.

Cependant Monzar y était rentré, la rage et le désespoir dans le cœur : il ne savait quel parti prendre : assis avec ses trois fils, Numan, Aswad et Amroo, ils gardaient tous les quatre un farouche silence, n'osant ouvrir aucun avis, quand un esclave entra subitement, en s'écriant : ô mon roi ! l'esclave Absien que vous avez mis sous la garde du prince Numan, et qui m'a chargé de

le servir, a entendu toute la journée les cris des combattans, il m'en a demandé la cause, je lui ai annoncé l'irruption des Perses, l'issue malheureuse du combat inégal que vous avez été obligé de soutenir, et le sort cruel qui vous menace au lever du soleil. Vas trouver le roi, m'a-t-il dit, demande-lui pour moi la permission de lui parler, dis-lui que ses ennemis, fussent-ils aussi nombreux que les grains de sable du désert, mon souffle les dispersera: qu'il m'entende seulement. Mon fils, dit Monzar à son fils, allez le chercher, faites détacher ses fers, et amenez-le aussi libre que vous. Numan obéit à son père avec empressement, car à l'admiration que lui inspirait Antar, se joignait un tendre intérêt, et souvent il avait désiré de

l'avoir pour ami : il vint donc trouver Antar, et ayant fait détacher ses fers : noble guerrier, lui dit-il, vous êtes aussi libre que moi, et le roi vous attend. Antar dans ce moment pensait à sa cousine, à sa tentative pour se procurer les chameaux de sa dot, au malheur qui l'avait fait tomber dans les fers, et il exprimait ainsi les peines de son cœur.

« Zohëir, Malik, Ibla, entretenez-vous de moi : que votre bouche, étrangère au mensonge et à la flatterie, publie, que souvent j'ai réunie les chameaux errans dans la plaine, après avoir renversé les héros au jour de la terreur : hélas ! vous ignorez que je revenais avec les magnifiques chameaux d'Asafeer, déjà j'en chassais mille devant moi, quand les

« terribles guerriers de Sakhm sont
« venus fondre sur moi par milliers,
« pour me les arracher ; leurs efforts
« étaient impuissans , j'allais les ex-
« terminer jusqu'au dernier , quand
« mon coursier m'a trahi ; atteint
« d'un trait perfide , il a plié sous
« moi , m'a renversé , je suis tombé
« dans le sang , sur le champ de ba-
« taille , aussitôt mille guerriers se
« sont jetés sur moi , ils n'ont pas
« osé me percer de leurs lances , ils
« m'ont accablé de leur poids. Ils
« m'ont lié , garotté , attaché sur le
« plus vil de leurs chameaux , et
« m'ont conduit comme un crimi-
« nel à leur roi , aux pieds duquel
« il m'ont jeté , couvert de mon
« sang , et de ma honte ; et je la
« méritais : tout à coup un lion ter-
« rible s'élança sur eux , il les épou-

« vanta, et, dans leur frayeur, ils me
 « crièrent : généreux guerrier, sau-
 « vez-nous : sans leur crainte, ils
 « n'eussent pas connu ma valeur,
 « ils n'eussent pas su que j'étais le des-
 « tructeur des armées. Je marchai
 « à la rencontre du lion, avec mes
 « chaînes je l'attendais sans crainte ;
 « il courrut sur moi, je le reçus
 « sur mon épée, qui fendit sa tête,
 « et sépara son corps, et j'essuyai ma
 « lame sur sa crinière : on m'avait
 « lancé sur un océan de mort, mon
 « pied l'a repoussé et l'a foulé comme
 « le filet d'un tranquille ruisseau.

Antar, lui dit alors Numan, un
 esclave a rapporté à mon père, vos
 paroles, et il désire vous entretenir ;
 venez : Antar le suivit, et quand il
 fut en présence de Monzar, il lui
 dit :

« Grand roi, pardonne si devant
« toi j'ose parler de mes malheurs
« et te faire part de mes peines, mais
« elles oppressent mon ame, car
« mon oncle m'a trompé, m'a ex-
« posé par ses lâches artifices à la
« honte, mille fois plus cruelle que
« la mort. Mon cœur a été humilié,
« mes mains ont été liées sur mon
« col, et c'est dans cet état que tu
« m'as vu pour la première fois : ne
« crois pas cependant que je sois un
« guerrier sans force et sans cou-
« rage, il en est peu qui se montrent
« comme moi sur le champ du car-
« nage, et au milieu des lances. On
« arrête plus aisément les flots de la
« mer agitée, que les ravages de mon
« glaive fulminant. Tes ennemis
« sont venus t'attaquer, ils ont sur-
« pris tes guerriers, ils les ont ékra-

« sés de leur nombre , ose me met-
« tre entre eux et toi : ose te con-
« fier à ma valeur : fais moi seule-
« ment rendre mon glaive et mon
« coursier , donne - moi mille cava-
« liers pour m'empêcher d'être en-
« veloppé , et tu verras si le vain-
« queur du lion craindra le Perse effé-
« miné. Tu suivras plus facilement la
« rapidité de l'éclair , que l'éclat de
« mon épée. Ne tremble pas pour
« moi quandtu verras mille lances
« dirigées contre moi , et mille cour-
« siers me charger : la mort , c'est
« moi ; sa faux , c'est mon épée ; et
« la victoire tient les rênes de mon
« cheval. Je combats pour Ibla , je
« combats pour mériter les mille
« chameaux que son perfide père a
« exigés pour sa dot , et qui ont
« causé mon affront , le premier qui

« a pu faire blanchir mon front. O
« Ibla, ne crains rien pour ton
« chevalier, ne tremble pas pour
« mes jours, je vais réparer mon
« honneur, je serai encore digne de
« toi. Doux zéphirs! je vous en con-
« jure, par les colonnes du temple
« de la Mecque, par le Zemzem,
« par les plaines sacrées de Mesde-
« lifa, quand vous passerez sur les
« terres de Sheerebah, adoucissez
« les larmes de ma mère, portez
« mes hommages à Zoheïr, à son
« noble fils, et mes soupirs brûlans
« à Ibla, et si mon frère n'a pas vu
« trancher ses jours, s'il est revenu
« sous la tente de ma mère, dites-
« lui : Shïbood, as-tu donc oublié
« Antar, as-tu trahi ta foi, as-tu re-
« noncé à tes sermens? Tu es son
« frère, tu étais son appui, son ré-

« fuge, quand ses amis le trahis-
« saient, quand ses ennemis le per-
« sécutaient. Hâte-toi d'aller le
« retrouver, il te racontera ses souf-
« frances et ses tristes aventures :
« mais ses armes lui sont rendues,
« il va combattre, il va réparer sa
« honte, s'élever au faite de la
« gloire, et son étoile placée au-des-
« sus des Pléiades, va briller du
« plus vif éclat. »

Monzar se sentit ranimé du feu poétique d'Antar, il ne douta pas un instant que la victoire ne fût attachée à son bras : Absien, lui dit-il, qu'as-tu pensé en apprenant que le Perse m'attaquait ? seigneur, répondit Antar, je me débattais dans mes fers, quand je sus que vous aviez été forcé de fuir devant eux. Quelle honte pour les Arabes ! Que

peut-on faire, dit le roi, quand on est attaqué par des forces supérieures, et surpris inopinément? Résister sans perdre courage, répondit Antar, boire la coupe de la mort, comme on boirait l'eau la plus limpide, mourir, et ne jamais fuir. Je suis votre prisonnier, rendez-moi ma liberté, mes armes, mon coursier, mettez mille cavaliers à ma disposition, promettez-moi la dot d'Ibla, et vous verrez ce que fera mon bras contre vos ennemis.

Par la vertu du Kaaba, dit Monzar, si vous remplissez votre promesse, et si vous repoussez nos ennemis, non seulement mille de mes chameaux, mais encore ce que mon trésor peut renfermer de plus précieux, tout est à votre disposition, et soyez sûr que nul de nous ne res-

tera sous sa tente, nous retrouverons tout notre courage pour vous suivre, pour vous seconder, et vous nous verrez dignes encore de manier et la lance et l'épée. Il fit rendre à Antar son cheval, sa redoutable épée, et sa cuirasse impénétrable : le lendemain, dès le point du jour, un grand cri s'éleva du camp des Perses, ils en sortirent en désordre, se préparant au pillage, et comptant emmener sans résistance les troupeaux, les femmes et les enfans : mais alors Antar fit ouvrir les portes d'Yrak et marcha à eux, suivi de tous les Arabes, dont sa présence seule avait ranimé le courage : il s'écria, vil ramas de lâches et d'esclaves, fiers de votre nombre, vos espérances seront déçues, vous allez voir combattre Antar, long-temps vous vous

souviendrez des coups dont il va vous frapper : l'heure de la destruction est arrivée , j'en jure par Ibla ; et il continua ainsi :

« Au jour de la bataille , le carnage
« fait mes délices : avancez donc tous
« contre moi , guerriers de l'abomi-
« nation , vous allez trouver celui
« dont chaque coup porte la mort :
« je suis Antar, dont l'épée se plonge
« dans la gorge de ceux qui osent
« l'attendre ; je vais éclaircir vos
« rangs jusqu'à ce que je rencontre
« ce superbe Khosrewan , et que je
« l'aie abreuvé de la coupe de la
« mort : après ce breuvage , il ne goû-
« tera plus la fraîcheur de l'onde
« pure : vos chevaux seront dispersés
« dans la plaine , et leurs cavaliers
« seront liés sur leurs selles. Je suis
« le lion des combats , la terreur me



« précède , la mort marche à côté
« de moi , la victoire me suit , l'hon-
« neur et la gloire sont mes guides ,
« et l'on place mon étoile au-dessus
« du brillant Arcture. »

Antar reçut l'attaque des Perses ,
comme la terre , brûlée par une
longue sécheresse , reçoit les pre-
mières gouttes d'une pluie orageuse.
Chaque coup de sa lance était le
coup du destin. Il culbuta les che-
vaux , renversa les guerriers , et ,
dans un instant , le sang coula par
torrens. Les Perses , cependant ,
avaient formé leurs rangs , et , for-
tement serrés , ils s'avançaient de
tous côtés : la voix d'Antar ressem-
blait aux éclats du tonnerre , et ses
coups étaient plus rapides que les
éclairs. Les Arabes , rassurés par sa
valeur , étaient sûrs de vaincre , et

leurs forces en doubloient de moitié : alors les Perses commencèrent à regarder en arrière , et bientôt la plaine leur parut trop resserrée. Toute la contrée se couvrit à leurs yeux d'un voile noir , et déjà , dans leurs cœurs , ils renonçaient à l'espoir d'emmener captives les femmes et les filles éplorées.

Le combat continua ainsi jusqu'au milieu du jour , plus enflammé qu'un vaste incendie : alors les Perses efféminés et peu faits à la fatigue , commencèrent à abandonner le champ de bataille , et se réfugièrent sous leurs tentes pour se livrer au désespoir. Ils espéraient que les Arabes , aussi fatigués qu'eux d'un combat si terrible , ne voyant plus d'ennemis dans la plaine , rentreraient également dans Yrak , et

se contenteraient d'emmener avec eux les nombreux chevaux , richement couverts , qui se trouvaient sans cavaliers. Mais ils ne savaient pas qu'Antar était un torrent dont rien ne pouvait arrêter la chute , et qu'il ne croyait pas avoir vaincu , tant qu'il lui restait un ennemi à combattre.

Cependant Khosrewan , assis sous un superbe pavillon , attendait avec impatience que ses soldats lui amenassent Monzar et ses fils prisonniers , et lui présentassent ses femmes et ses filles : ils arrivèrent ces soldats qu'il attendait si impatiemment ; mais couverts de sang , et fuyant l'épée terrible qui les poursuivait. A leur aspect , Khosrewan s'indigne , et frémit de rage , il s'informe de la cause de ce désordre ,

et de la terreur générale qu'il lit sur tous les fronts. Ah! Seigneur, lui répond - on , ce ne sont pas les Arabes qui nous ont vaincus ; c'est un seul guerrier , un démon qui marche à leur tête : rien ne peut lui résister , le guerrier qu'il frappe est anéanti : une armée entière qui l'attaquerait serait dispersée ; il est partout à la fois ; il ne court pas , il vole. Sa voix ressemble au fracas du tonnerre , et ses coups à la foudre. En l'entendant , on sent le froid de la mort circuler dans ses veines, et le sang se glace sur le cœur. Il a la fureur du tigre , la force et l'impétuosité du lion , et il chasse devant lui les plus fiers guerriers , comme de faibles et timides agneaux. Si vous ne nous délivrez pas de ce démon , aucun de nous ne reverra le ciel

heureux qui le vit naître , et le paisible toît où l'attend son vieux père , sa jeune épouse , et ses faibles enfans.

A ce récit , Khosrewan fut transporté de fureur ; le feu lui sortit des yeux , et l'écume de la rage couvrit ses lèvres tremblantes. Quel est donc , s'écria-t-il , ce vil Arabe ? ou plutôt quel gouffre l'a vomé sur la terre ? Je l'y ferai rentrer , je le replongerai dans les enfers. Aussitôt il monte un superbe coursier , il arme son bras d'une énorme massue , dont la vue seule glace d'effroi le guerrier le plus intrépide , il s'élance dans la plaine au milieu d'un tourbillon de poussière qui s'élève sous les pieds impatiens de son coursier.

Dans ce moment Numan présentait Antar à son père , en lui racon-

tant tout ce qu'il avait fait sur le champ de bataille, et lui rendant tout l'honneur de la victoire. Monzar l'avait forcé de s'asseoir auprès de lui sous sa tente. Il cherchait à lui faire oublier un instant les combats, à rafraîchir son sang, à renouveler ses forces, par les vins les plus fins, et les mets les plus savoureux, il lui passait sa coupe, il lui offrait les morceaux les plus délicats, il le servait avant tous ses fils; car dans ce moment, il le regardait comme le chef et le sauveur de sa famille, et toute son affection se portait sur lui: après l'avoir comblé de remerciemens et d'éloges, et lui avoir renouvelé la promesse de lui accorder tout ce qu'il pourrait exiger, il lui dit: Si je pouvais espérer que vous voulussiez vous fixer à ma cour et

rester près de moi, dès demain j'enverrais mon fils lui-même à votre roi, avec les plus riches présens, je lui offrirais mon alliance et mon amitié, et je le prierais de demander votre jeune Ibla à son père, ou s'il la refusait, de la lui enlever, et de nous l'envoyer avec votre mère, vos frères, et tous ceux que vous pouvez regretter : mais je crains bien que votre bouche ne veuille pas prendre un engagement que votre cœur démentirait.

Généreux roi, lui répondit Antar, je suis comblé de vos bienfaits, je sens tout le prix de votre offre obligeante, mais il m'est impossible de l'accepter. En vain la terre sur laquelle je suis né a été pour moi aride et ingrate, j'y suis attaché, et mon œil se fermera, s'il est possible,

devant le soleil qui frappa pour la première fois ma faible paupière dans mon berceau ; mais je jure par vos bienfaits même , par ce noble intérêt que vous me témoignez , par Ibla enfin , que dût la violence de mon amour dévorer mon cœur avant le jour de la jouissance , je jure de ne point quitter votre cour , que je n'aie achevé mon ouvrage, et comblé vos désirs , en détruisant jusqu'au derniers de vos ennemis : demain , sous le bras de Dieu , j'attaquerai de nouveau les Perses , je mettrai leur armée en déroute : demain je me présenterai seul sur le champ de bataille , je défierai Khosrewan , je lui proposerai , pour épargner le sang de ses soldats et celui des vôtres , de combatte seul à seul , et de terminer ainsi la guerre. S'il accepte ,



il est mort, et vous permettrez aux Perses de retourner dans leur pays, ou vous les disperserez dans les plaines et dans le désert. Ils finissaient leur repas et leur conversation, quand on vint dire au roi qu'un guerrier venait de sortir du camp des Perses : qu'entièrement caché sous une armure dorée, et, semblable à une tour qui domine une montagne élevée, il tenait dans sa main une énorme massue, faite de la racine entière d'un superbe palmier, que quatre hommes pourraient à peine soulever, et qu'il faisait légèrement voltiger sur sa tête, qu'il était monté sur un coursier dont les crins tombant jusqu'à terre, semblaient autant de filets d'or, et tel que le poète arabe l'a décrit dans ces vers :

« Admirez le coursier de couleur
« dorée ; car nul n'est d'une plus
« noble origine : son cavalier pourra
« s'enorgueillir, devant tous les guer-
« riers , de la beauté de ses formes ,
« et de la légèreté de sa course : il
« peut être le soir à Tekmet , et le
« matin à Aleppe , et parcourir en
« douze heures de temps un espace
« de vingt mille stades sans s'ar-
« rêter. »

On lui dit qu'il fesait caracoler ce coursier dans la plaine , fixant sur lui les yeux de tous les guerriers , et appelant à grands cris Antar qu'il défiait : que c'était Khosrewan , lui-même , qui vou.ait , par un combat singulier , décider du sort de l'Arabe et du Perse : à ces mots , Antar ne peut déguiser sa joie : il m'évite donc , s'écria-t-il , la peine d'aller

le chercher au milieu de ses soldats ; il vient lui même au-devant de la mort que j'allais lui porter ; que son destin s'accomplisse : il remonte aussitôt sur Abjer , et vole dans la plaine , malgré les efforts que faisait Monzar pour le retenir et l'engager à remettre le combat au lever du soleil , pour avoir le temps de se reposer, pendant la nuit des fatigues qu'il venait d'éprouver dans cette terrible journée ; mais Antar n'écou-
tait rien , et chaque minute qu'il retardait son combat , lui semblait un jour entier. Assuré de sa victoire, il s'écriait :

« Je vais donc voir finir mes
« peines et ma souffrance : un héros
« de la Perse ose me défier et m'ap-
« porter la mort : elle va se placer
« entre nous deux ; mais elle sait que

« sa faux se briserait sur ma tête ;
« et elle n'oserait me frapper.
« Viens donc, guerrier téméraire ,
« viens me présenter ta tête , qui
« va rouler dans la poussière : ton
« heure est arrivée , j'en jure par
« Ibla , j'en jure par ses lèvres de
« roses si douces au baiser ; par ses
« yeux si puissans , par ses formes
« enchanteresses : ô Ibla ! c'est pour
« toi que je vis , que je combats , que
« je respire. Puisse la brise de l'oc-
« cident te porter demain , à ton
« réveil , le désir brûlant que j'é-
« prouve de te presser enfin dans
« mes bras. Quand l'aurore sou-
« lèvera le voile de la nuit , elle
« te présentera mes vœux et mon
« hommage : que la douce rosée ré-
« pande la fraîcheur autour de la
« tente où tu reposes, que ton cœur

« soit en paix, quand le mien éprouve
« les chocs des vents de l'orient et
« du couchant. »

Il achevait ce chant, quand il découvrit Khosrewan, monté sur son superbe coursier, armé de sa massue; sa tête était couverte d'un casque d'or, qu'entourait une couronne impériale: en voyant arriver Antar, il le provoque par des paroles de mépris: Antar ne lui laisse pas le temps de les achever; il court sur lui, et, dans l'instant, un nuage de poussière les environne et les dérobe aux yeux des Arabes et des Perses, ressortis de leurs tentes pour voir ce combat terrible qui va décider du sort des deux armées.

Ils déploient tout ce que la valeur, la force et la rage peuvent produire de prodiges: ils s'observent,

se joignent, se pressent, se séparent et reviennent se rejoindre. Tantôt ils sont loin, tantôt ils sont si près, qu'ils semblent ne former qu'un seul corps. Ils frappent, ils sont frappés, et la plaine retentit des coups qu'ils se portent. Bientôt leurs casques et leurs cuirasses sont brisés, tous deux sont épuisés de fatigue, et la victoire est encore incertaine. Khosrewan est étonné, et Antar s'applaudit de trouver un pareil adversaire : chaque fois que le Perse veut frapper l'Arabe de sa lourde massue, il le trouve toujours sur ses gardes, et prêt à parer ses coups : il s'éloigne donc de lui, galoppe dans la plaine, et feint de vouloir cesser le combat ; mais ce n'est qu'un stratagème perfide. Il avait caché sous la selle de son

coursier , quatre traits armés de pointes aiguës : il saisit un de ces dards , et le lance de toute sa force contre Antar qui le poursuivait , le dard vole comme l'éclair ; Antar s'arrête , et le reçoit sur son bouclier , quoiqu'à demi brisé. Le trait rebondit , et va au loin retomber sur la terre. Khosrewan en saisit un second , le lui lance avec plus de fureur encore ; Antar le reçoit avec la même tranquillité. Le troisième , le quatrième n'ont pas plus de succès ; Antar les rend inutiles par son adresse et son agilité. Alors le Perse se rapproche furieux , et saisissant sa massue à deux mains , rugissant comme un lion , il la lance sur la tête d'Antar , avec un cri que la Plaine envoie aux montagnes , que les montagnes font rouler dans les

vallons. Antar lâche sa lance qu'il tenait dans sa main droite, saisit en l'air la massue de Khosrewan, la retourne, et la dirigeant à son tour, illui crie: Reprends ton présent, fils d'une mère mille fois prostituée: je suis l'amant d'Ibla. Khosrevan fut saisi d'effroi quand il vit Antar saisir en l'air sa massue, et la lui renvoyer: c'était son coup de désespoir, il le voit tourner contre lui: sa force était épuisée, son courage l'abandonne, il cherche à reculer, il veut fuir; sa main tremble en agitant la bride de son coursier qui ne pouvant deviner la direction qu'il veut lui donner, se cabre sans avancer ni reculer. En vain, pour éviter sa perte, Khosrewan se couvre de son bouclier; le destin venait de poser sur lui sa main de fer. La massue tombe



sur le bouclier , avec plus d'impétuosité que la pierre lancée par la fronde : le bouclier tombe sur sa tête , l'écrase , et le cavalier et le coursier s'enfoncent tous les deux sous le sable , comme une masse sans forme.

A ce coup terrible , les Perses sont consternés , leur désespoir se change en rage : ils fondent tous à la fois sur Antar , que les Arabes accourent défendre : ce n'est plus le désir de vaincre , la crainte de la mort qui animent les combattans ; c'est une fureur aveugle qui les précipite les uns sur les autres. Antar charge d'abord le centre de l'armée , il se jette ensuite sur l'aîle droite , et après avoir renversé soixante cavaliers qui devançaient les autres , il s'élançe sur la gauche , la fait replier

sur le centre qu'il enfonce de nouveau, et porte partout le carnage et la mort ; les Arabes le secondent , ils reçoivent sans s'émouvoir les Perses sur les pointes de leurs lances : les exploits d'Antar animaient leur courage , la plaine s'ébranlait sous les pieds des coursiers , et des nuages de poussière s'élevaient sur les têtes des combattans ; le champ de bataille ressemblait aux vagues d'une mer agitée par la tempête , le sang coulait par torrent , le lâche recevait la mort en fuyant , le brave allait au-devant d'elle , elle promenait sa faux sur toutes les têtes , comme le moissonneur fait tomber les épis , et les destins funèbres s'accomplissaient.

Antar lui-même était las du carnage , et voyait avec indifférence les Perses fuir devant lui et se disperser

dans les montagnes et ses collines.
 Les Arabes cessèrent enfin de les
 poursuivre, ils revinrent se serrer
 près d'Antar, et lui adressèrent
 d'une voix unanime les louanges et
 les remerciemens. Son cœur alors se
 rappela tout ce qu'il avait souffert,
 et il soupira ces vers.

« O vierge d'Abs, demande à ma
 « lance et à mon épée ce qu'elles
 « ont fait dans ce jour si funeste
 « aux Perses : elles te diront qu'elles
 « se sont trempées dans un sang
 « plus âcre que l'absinthe : elles te
 « diront que j'ai dissipé leur armée,
 « malgré le tonnerre de leurs cris,
 « et les éclairs de leurs épées : j'étais
 « monté sur Abjer, qui vole au
 « combat dèsqu'il entend le clique-
 « tis des armes, qui hennit de joie,
 « quand il voit les lances s'agiter

« et se diriger comme des serpens
« autour de lui : je l'ai poussé vers
« une mer de sang, et il s'est plongé
« dans ses vagues mugissantes: Ibla!
« que de cavaliers à la vue de Dhami
« se sont mordu les poings de dépit
« et de repentir, mais leurs regrets
« ont été vains : leurs corps éten-
« dus sur la plaine ont rassasié les
« monstres du désert, et les aigles
« et les vautours sont venus boire
« leur sang et s'en sont désalterés.
« On m'a fêté sur cette terre
« étrangère, on m'y a offert des ri-
« chesses et des honneurs, on a
« voulu m'y retenir, et j'ai préféré
« revenir à Abs : dis-moi donc
« pourquoi j'aime cette terre d'Abs,
« sur laquelle on a voulu verser mon
« sang? O fille de Malik, tel est l'a-
« mour que j'ai pour toi, il me fait

« préférer les tourmens , les injus-
« tices , l'ingratitude , la perfidie ,
« au repos , au bonheur , à la recon-
« naissance ; mais cette terre in-
« grate , tu l'habites Ibla , et elle est
« pour moi l'Eden , et la terre sa-
« crée. Que Dieu veille sur tes jours ,
« Ibla , et bientôt j'irai déposer mes
« trophées à tes pieds. »

Lorsqu'Antar eût fini de réciter ces vers , le roi , sa cour , les chefs et les guerriers admirèrent tous son génie : alors on apporta aux pieds du roi les richesses immenses que l'on avait trouvées dans les tentes des Perses , car ils marchent à la guerre avec autant de luxe , de magnificence et de superfluités que les autres peuples vont célébrer des fêtes : Monzar s'avança vers Antar , le baisa sur le front , enchanté de le voir sain et

sauf, après les traits de force et de courage dont il avait été témoin, et les dangers qu'il avait courus. Héros de ce siècle, lui dit-il, protecteur de l'heureuse tribu d'Abs et d'Adnan, tout ce que les Perses ont laissé sous leurs tentes et sur le champ de bataille t'appartient: tu l'as conquis avec ta lance et ton épée, tu nous a apporté consolation, victoire et paix, tu as rejeté sur nos ennemis la destruction, le désespoir et la mort: accepte donc de moi les chameaux d'Asafeer, et de ma nation reconnaissante, ce butin qu'elle ne doit qu'à ta valeur. Permits-moi d'y joindre une partie des richesses qui composent mon trésor: mais je ne permettrai pas que tu épouses la fille de ton oncle, ailleurs que sur cette terre, et dans ma cour: je

veux que tous tes désirs soient satisfaits : et tu n'en formeras pas un seul qui ne soit rempli. En attendant cet heureux jour , que je hâterai de tout mon pouvoir, je vais écrire à toutes les tribus de réunir leurs combattans, pour attaquer le grand roi : trop long-temps le Perse a méconnu l'Arabe, il est temps qu'il apprenne que le peuple le plus noble, n'est pas celui qui est le plus riche, mais celui qui a le plus de courage : Nurshiwane est venu pour renverser nos tentes , allons rapporter la mort et la désolation dans ses palais.

Qu'avez-vous donc besoin d'assembler vos tribus, lui répondit Antar : moi seul je vous tiendrai lieu de tous leurs guerriers réunis. J'en jure par les yeux, par la vie

d'Ibla, serment le plus sacré pour moi. Moi seul je suffirai à votre vengeance. Ce glaive dont la foudre a formé la matière, ne sortira pas de ma main, tant qu'il restera sur la terre un seul de vos ennemis: je vous porterai jusqu'au trône de Nurshiwán, et je vous y ferai monter...

Monzar ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance, depuis qu'il avait été témoin de son intrépidité, il était convaincu qu'il ne promettait rien au dessus de sa force et qu'il ne pût exécuter.

On rentra dans Yrak, la consternation avait fait place à la joie: tous les cœurs étaient dans l'ivresse, on ne parlait que des exploits d'Antar que de la victoire qu'on ne devait qu'à lui. On le conduisit en triomphe au palais que le roi lui avait fait

préparer et dans lequel il trouva tout ce qu'il pouvait désirer, à l'exception d'Ibla; rien n'avait été épargné: pour Monzar, il se retira dans son palais: il y trouva le repos, mais il voulut en vain appeler le doux sommeil sur ses paupières, il ne put s'y fixer un moment: l'inquiétude l'en repoussait: car malgré la confiance qu'il avait dans Antar, il pensait à la puissance de Chosroës, à sa colère, et à tout ce qu'il avait à craindre de sa vengeance.

CHAPITRE IX.

LE lendemain Monzar ayant convoqué les chefs de ses guerriers, et après leur avoir exposé ce qu'il pouvait craindre de la vengeance de Nurshiwan, il les pria de l'aider de leurs conseils. Tous furent d'avis qu'il fallait sans perdre un seul jour écrire à toutes les tribus, et opposer l'Arabie entière aux efforts de la Perse. Quand cette résolution fut unanimement prise, un officier entra, et après s'être prosterné, grand roi, dit-il à Monzar, je viens vous annoncer une nouvelle qui mettra le comble à votre tranquillité.

c'est l'arrivée de votre sage visir Amroo, fils de Neefeela. L'âge extraordinaire de ce sage vieillard, était un phénomène, car il comptait quatre siècles d'existence, et son esprit ni même son corps n'annonçait aucun des ravages de la vieillesse. Aucun des événemens qui s'étaient pendant de si longues années passés sous ses yeux, n'étaient sortis de sa mémoire, il se les rappelait tous sans confusion, et la connaissance du passé lui avait donné la facilité de prévoir l'avenir. Tous les sages de l'Arabie avaient été ses disciples, il leur avait annoncé la mission de Mahomet qui devait être le sceau des prophètes, et des envoyés de Dieu : il résidait habituellement à la Mecque où il attendait sa venue, et le bienfait de sa lumière.

Monzar s'applaudit de cette nouvelle : il était fier de voir en même temps à sa cour, le plus sage des hommes, et le plus brave des guerriers : il descendit de son trône, alla à sa rencontre, et sans lui permettre de s'incliner devant lui, il l'embrassa tendrement, et lui prenant la main, il le força de s'asseoir à côté de lui sur son trône. Alors lui adressant la parole, il lui dit : vous arrivez dans un moment où j'ai besoin de toute votre sagesse : c'est le ciel même qui vous envoie à mon secours : aidez-moi de vos conseils, rendez le calme à mon âme, car elle est bourrelée d'inquiétude, et vous seul pouvez me tranquilliser : je ne compte que sur Dieu, et sur vous : je crains d'avoir manqué de prudence, je crains d'avoir exposé mon

peuple, je me repens de ce que j'ai fait, et vous seul pouvez m'aider à porter le fardeau dont le poids m'accable. Alors il lui raconta tout ce qui s'était passé entre Chosroës et lui, et ne lui déguisa rien de l'aventure des dattes et des suites cruelles de son amour-propre blessé: J'ai été instruit de tout, dit alors le sage vieillard, et je me suis hâté de quitter la Mecque et d'accourir pour arrêter, s'il est possible, les ravages de l'incendie qui menace de vous dévorer. Je pressais le pas de mes chameaux dans la crainte de trouver votre pays ravagé, et les malheureux habitans de l'Arabie détruits par les adorateurs du feu; je l'ai dit à vos pères, à vos aïeux, je vous le répète, n'ayez aucun démêlé avec les adorateurs du feu, jusqu'à ce que vous

appreniez que la Mecque est éclairée par la venue et par la lumière du prophète choisi de Dieu , qui doit sortir de la tribu d'Adnan ; car alors les temples et les palais des infidèles seront détruits : mais maintenant vous devez vous soumettre au grand roi, et obéir à ses ordres, fussent-ils même injurieux pour vous : vous avez tué son satrape , vous avez taillé en pièces ses cavaliers , redoutez sa colère, et tâchez de l'appaiser : la modération est le parti le plus sage que vous puissiez suivre dans ce moment. Renoncez donc à écrire aux tribus pour les appeler aux armes : le jour de votre puissance n'est pas encore venu, attendez-le avec patience, et confiez-moi vos intérêts. Je vais me rendre à Mo-dayin , j'observerai ses habitans , et

leurs intentions, je verrai Mubidan, le ministre du grand roi, je lui porterai vos excuses, j'implorerai sa protection, il aime la paix et le bonheur des peuples, il a confiance en moi, il daigne souvent me consulter, je le prierai de détourner de vous la colère et la vengeance de Nurshiwān.

O vous, le plus sage et le plus éclairé des hommes, lui répondit Monzar, c'est à vous à régler ma conduite : agissez, parlez comme bon vous semblera, je souscris d'avance à tout ce que vous ferez. Vous n'ignorez pas cependant que dans le moment où Khosrevan, le bras de Chosroës s'appesantissait sur ma tête, et était prêt à me réduire en poussière, moi, mon trône et mes sujets, le ciel a envoyé à mon se-

cours un génie , frère de la mort ,
 qui vit dans le carnage , qui respire
 la destruction , qui boit le sang. Il
 m'a couvert de son épée , il a tué
 Khosrewan , a détruit les vingt mille
 guerriers qui recevaient ses ordres ,
 les a chassés devant lui , comme le
 vent du désert chasse la poussière :
 ils ont disparu , et il a fait monter
 sur son char de victoire l'Arabe
 vaincu qui fuyait la lance du Perse.

Il se nomme Antar , répondit le
 visir , son nom est venu jusqu'à
 moi : c'est un esclave né d'une mère
 esclave et africaine. Il a reçu le jour
 dans la tribu d'Abs , que trois fois
 il a sauvé de la destruction. Aucun
 homme ne l'égale en force , ne le
 surpasse en courage et en générosité.
 Mais malheur au roi qui s'appuie
 sur la force plutôt que sur la

justice. La justice vient du ciel, la force vient de la terre : Dieu dit un mot, et la force est brisée comme le verre, tandis que la justice est éternelle. Gardez-vous donc de vous reposer sur Antar : comblez-le de bienfaits, ne mettez pas de bornes à votre reconnaissance, n'imites pas son ingrate tribu ; mais retenez-le dans votre palais, ne souffrez pas qu'il s'en éloigne et qu'il retourne dans sa patrie, avant mon retour de Modayin, où je vais me rendre dès demain : j'irai trouver Mubidan, et il m'écouterà ; car il respecte mon âge, et il croit à ma longue expérience.

Effectivement, quand Amroo se fut reposé toute la nuit, il remonta dès le matin sur ses chameaux, et se rendit à Modayin, où résidait Mu-

bidan : dès que ce ministre apprit l'arrivée du sage vieillard , il vint au-devant de lui , l'amena dans son palais , et lui fit l'accueil le plus affectueux. Alors il lui demanda le motif d'une visite dont il était aussi honoré que surpris. Mubidan, lui dit Amroo , quoique fixé à la Mecque , je sais tout ce qui se passe dans l'Afrique , dans l'Asie et même en Europe ; j'ai appris que Nurshiwan , après avoir admis à sa cour le roi Monzar , l'avait livré à la risée de ses courtisans , en lui faisant servir des dattes avec leurs noyaux. J'ai prévu dès-lors que cette plaisanterie aurait des suites funestes ; car je connais combien l'amour-propre blessé est irascible. Mes craintes se sont réalisées : les noyaux de ces dattes ont germé , et ont produit la vengeance

et la destruction ; le sang des peuples a coulé pour la querelle des rois. Je n'ai pu le prévenir , tâchons au moins de l'arrêter. Le ciel a mis , pour le bonheur de la terre , la bienfaisance dans la main des ministres ; exerçons - la sur tous les hommes , sans nous informer quel est le dieu qu'ils adorent , contentons-nous de savoir qu'ils sont hommes et mortels comme nous.

Mubidan admira la sagesse de ce discours , et elle éteignit dans son cœur le feu de la colère. Amroo , lui dit-il, avant même votre arrivée, j'avais eu l'intention de terminer cette malheureuse querelle. Je croyais que Khosrewan marcherait à petites journées , que les Arabes temporiseraient , pour avoir le temps de réunir leurs forces ; je me suis

trompé dans mes espérances. Le
Perse a marché avec la rapidité de
la foudre , et l'Arabe a volé au de-
vant de la mort : la bataille s'est
livrée : Khosrewan a été vaincu, son
armée a été défaite, et il n'a point
survécu à sa honte ; mais Chosroës
n'en est pas encore instruit ; je lui
ai caché ce revers , pour ne pas ex-
citer sa colère , et pour épargner ,
s'il se peut , le sang de nos guerriers.
Les trônes ont beau être élevés , ils
ne sont pas à l'abri des inquiétudes
et des chagrins : les rois aussi con-
naissent la peine. Heureux quand la
main de leurs ministres , au lieu
d'augmenter les plaies secrètes de
leurs cœurs , sait les adoucir et les
cicatriser ! Heureux le prince à qui le
ciel accorde un ministre prudent et
pacifique !.

Eh ! qui peut donc troubler , dit 'Amroo , la tranquillité du grand roi ? Vous savez , lui répondit Mubidan , que l'empereur grec avait coutume d'envoyer tous les ans à Chosroës une grande quantité de pierres précieuses , de bijoux , d'ouvrages d'or et d'argent supérieurement travaillés , avec un grand nombre d'esclaves européens , dont les arts et les talens font l'agrément de son sérail. Un guerrier grec est arrivé depuis quelques jours , comme à l'ordinaire , avec ces présens ; mais il a à sa suite cinq cents cavaliers de sa nation , et des prêtres et des moines de sa religion. Il s'est présenté devant Chosroës , et lui a fait dire par son interprète , ces paroles insultantes :

Puissant roi , je suis venu t'offrir



de la part de mon maître, qui commande à des peuples aussi nombreux, aussi vaillans que les tiens, des pierreries que le feu ne saurait consumer, des esclaves et des vierges dont rien n'égale la beauté; mais ces dons étant un gage d'amitié, et non pas un tribut obligé, je te prévien que je ne te les livrerai que lorsqu'un de tes guerriers m'aura vaincu dans un combat singulier.

Or voici, continua Mubidan, quel est ce guerrier grec, et la cause de son arrivée et de son insolence. Né dans une des îles de la grande mer, il l'avait quittée pour visiter le Saint Sépulcre de Jérusalem: quand son pèlerinage fut terminé, et qu'il eut bu de l'eau de la fontaine sacrée; comme on lui avait souvent vanté les villes de la Syrie, il eut envie de

les visiter , il vint , les admira , et y demeura quelque temps. Un jour Harith , qui en était gouverneur , fut témoin , dans une fête brillante qu'il donnait , de l'intrépidité de Badhramoot , c'est le nom du guerrier , et de son adresse à manier un cheval , bien supérieure à celle de tous les autres cavaliers ; charmé de son mérite extraordinaire , il le fit venir dans son palais , lui fit présent d'un manteau de la plus grande richesse , lui fit prendre rang parmi les nobles de sa cour , lui donna un palais convenable à ce rang , et lui assigna un revenu suffisant pour le soutenir avec éclat.

Pendant longtemps Harith se plut à le faire jouter avec les plus forts et les plus adroits de ses guerriers ; mais toujours Badhramoot sortait

vainqueur des tournois, il vainquit l'un après l'autre tous les chevaliers de la Syrie, tous reconnurent sa supériorité, et chose rare dans une cour, lui cédèrent le pas, sans éprouver aucun sentiment d'envie. Harith de plus en plus étonné de sa valeur, se dit en lui-même: ce héros est en vérité, l'épée de Jésus, et il résolut de le présenter à l'empereur romain. Il lui écrivit donc une longue lettre dans laquelle il lui raconta tous les hauts faits de Badhramoot, lui détailla toutes ses qualités, et finit en lui marquant: je vous l'envoie, tâchez de le retenir auprès de vous, attachez-le à votre trône; empêchez son retour dans les îles de la mer; car s'il vous dévoue son bras, il n'est point de conquêtes que vous ne puissiez faire, et vous sou-

mettez également et les tribus de l'Arabie, et les adorateurs du feu. Il envoya sa lettre par un courrier extraordinaire, et dès le lendemain il fit partir Badhramoot, avec une suite nombreuse et brillante et l'envoya à la cour de l'empereur, qui était alors à Antioche: le courrier l'y trouva, fut admis à son audience et lui remit sa lettre.

Dès que l'empereur eut fait la lecture de la lettre d'Harith, il témoigna le plaisir qu'il aurait à recevoir un si vaillant guerrier; et sachant qu'il n'était qu'à une demi-journée d'Antioche, il alla au devant de lui avec tous les nobles de sa cour, et les ministres de son empire.

Quand Badhramoot fut à trois cents pas de la ville, il fut bien surpris de trouver l'empereur avec

toute sa suite qui l'y attendait : il crut que cette rencontre était un effet du hasard , car Harith lui avait fait un mystère de la lettre particulière qu'il avait écrite à l'empereur : il mit donc pied-à-terre , et après avoir fait le signe qui distingue les adorateurs de Jésus , il s'inclina jusqu'à terre aux pieds de l'empereur , qui le releva avec bonté , le fit remonter à cheval , et le plaçant à son côté , entra ainsi dans Antioche. Chacun avait les yeux fixés sur lui , chacun admirait sa taille gigantesque , et la beauté de ses formes : le peuple ne cessa de l'accompagner que quand il fut entré dans le palais. Alors l'empereur ayant renvoyé toute sa suite , resta seul avec lui , le fit assseoir sur le même siège , et après l'avoir comblé de bontés , et lui

avoir fait les offres et les promesses les plus brillantes , il le pria de lui faire le récit de ses aventures , et de lui dire par quel hasard il se trouvait si loin de la terre qui l'avait vu naître. Badhramoot , contenta ainsi sa curiosité :

L'île de Chypre m'a vu naître : mon père était idolâtre , mais ma mère était chrétienne. J'étais encore enfant quand je perdis mon père ; alors ma mère , maîtresse de ma personne , fit répandre sur ma tête , l'onde sacrée des chrétiens , elle me dévoua à Jésus , et m'instruisit de sa morale qui ne respire que la bienfaisance , la justice , et l'humanité : mais le soin qu'elle avait de cultiver mon esprit , ne l'empêchait pas de former également mon corps : elle voyait avec plaisir mes forces se développer , et mon adresse

dans tous les exercices des jeunes guerriers : bientôt je les surpassai tous , et aucun n'osait jouter contre moi ; cependant ils m'aimaient , parce que je n'abusais pas de ma force pour les opprimer , et que je ne les méprisais pas. Ma carrière s'agrandissait devant moi , lorsque , dans la même année , j'eus le malheur de perdre ma mère , et une cousine que j'aimais tendrement , et dont j'étais prêt à faire mon épouse : ces deux pertes me rendirent le séjour de ma patrie moins cher , je ne pouvais plus rester dans les lieux où j'avais joui si long-temps des caresses d'une mère et d'une épouse : mon humeur changea , mon caractère s'aigrit , autant j'avais été doux , autant je devins querelleur et méchant : j'insultais tous mes

camarades d'enfance , je les provoquais au combat , et je ne passais pas un seul jour sans répandre le sang. Je devins enfin la terreur de toute l'île , et les magistrats m'ordonnèrent de la quitter , et de n'y revenir que quand la chaleur de mon sang serait apaisée. Depuis dix ans j'erre sur la terre , mais le feu roule toujours dans mes veines , je ne respire que les combats ; heureux , quand de simples tournois m'en offrant l'image , me permettent d'exercer ma force et mon adresse , sans avoir à répandre le sang. On m'a vanté votre cour et ses fêtes guerrières , et je viens y disputer sous vos yeux le prix de la valeur.

Vos vœux seront satisfaits , lui dit l'empereur , j'aime les braves , je les

appelle à ma cour, et pour ne pas laisser languir leur courage, je me plais à leur ouvrir une lice, où chaque jour ils peuvent se mesurer. Vous trouverez ici des rivaux dignes de vous : et dès demain je ferai annoncer qu'un guerrier grec ose défier à la lance, à la course et au pugilat, tous ceux qui se présenteront. Je vous prévien cependant que les lances ne sont point armées de fer, et que les épées sont sans pointe et sans tranchant, car je ne souffre pas que la carrière soit jamais ensanglantée, et je ne fais pas de l'arène de la valeur, un champ de carnage.

Dès le lendemain les trompettes annoncèrent que, pendant trois jours, il y aurait un tournoi dans lequel un chevalier grec défierait

tous les guerriers qui se présenteraient pour le combattre, soit à pied, soit à cheval, soit à la lance, soit à l'épée, et qu'il serait seul tenant du camp envers et contre tous.

Cette annonce excita le courage de tous les chevaliers qui se trouvaient dans le moment à la cour; tous se présentèrent hardiment dans l'arène, Badhramoot les combattit tous, et fut proclamé vainqueur le premier, le second et le troisième jour.

L'empereur et toute sa cour avaient été témoins de ses combats: l'empereur l'avait lui-même couronné le premier jour; l'impératrice lui avait offert le prix, le second jour, et le troisième il l'avait reçu de la main de la jeune et charmante princesse qui leur devait le jour, mais

qui ne le lui donna qu'à regret et en soupirant, car ce jour là, il l'avait remporté en désarçonnant le jeune prince qui devait recevoir sa main, et qui déjà possédait son cœur. Badhramoot en avait été secrètement averti par un courtisan, et on croyait qu'il serait assez galant pour laisser au moins la victoire incertaine: mais son orgueil se révolta contre une pareille idée, et loin de ménager son rival, il se fit un secret plaisir d'humilier en lui toute la cour, et jamais on ne le vit déployer plus de force et d'acharnement, ce qui indisposa contre lui toutes les dames qui avaient admiré son adresse, mais qui ne lui pardonnèrent pas sa férocité; et autant les éloges avaient été francs et flatteurs les deux premiers jours, autant ils furent froids

et forcés le troisième , et chacun hâtait par ses vœux celui de son départ.

Cependant l'empereur appréciant mieux sa valeur , pensait à le fixer dans sa cour, ne doutant pas qu'avec son aide il ne vînt à bout de triompher de tous ses ennemis : il songea même à lui donner la main de sa fille et à le déclarer son successeur ; car la mort lui avait enlevé au berceau le seul fils que lui eût donné l'impératrice , et elle n'était plus d'âge à lui laisser l'espoir d'en avoir un second.

Heureusement pour la jeune princesse le ciel en avait autrement ordonné. Badhrāmoot, entrant un jour dans le cabinet particulier de l'empereur, le trouva assis au milieu des coffres qui renfermaient ses

trésors , ils étaient tous ouverts , et le prince était occupé à choisir les bijoux les plus précieux qu'il marquait de son sceau , et qu'il renfermait dans de riches boîtes ; comme s'il se préparait à faire un long voyage ; Badhramoot fut ébloui de leur éclat , et surpris de ce que faisait l'empereur : oserais-je vous demander , lui dit-il , à qui vous destinez des présens si magnifiques ? A Chosroës Nushirvan , roi de Perse et de Déelem , le plus puissant prince de l'Asie , lui répondit l'empereur , en poussant un soupir qu'il ne fut pas maître de retenir. Ce prince si puissant , lui dit Badhramoot , reconnaît-il pour son Dieu Jésus , fils de Marie ? Non , lui répondit l'empereur , c'est un des rois qui adorent le feu , ses armées sont in-

nombrables, son pouvoir s'étend sur toute l'Arabie, et tous les princes de l'Asie s'honorent d'être ses alliés. Je lui envoie tous les ans ces présens en forme de tribut pour le tenir éloigné de mes états.

A ces mots Badhramoot fronça ses sourcils, et son front pâlit de colère: O grand roi! s'écria-t-il, ce prince adore le feu, il méconnaît le Messie, et vous lui payez un tribut: je ne le souffrirai pas: il est tems que tous les rois, que tous les peuples de la terre adorent notre Dieu: formons une ligue contre l'impie. Comment pouvez vous vous humilier devant un infidèle, devant un adorateur du feu, vous l'empereur de la religion de la croix, et de ses prêtres saints. ? Je jure par celui qui a créé le soleil et

la terre, qui a couvert le ciel d'un million d'astres lumineux, et la terre de plantes et d'animaux, que je ne vous laisserai pas envoyer ces présens, à moins que je n'en sois moi-même le porteur, alors je défierai tous ses guerriers, je détruirai ses armées, je vous affranchirai d'un tribut si honteux. — Et si vous succombez, lui dit l'empereur? — Je ne succomberai pas. — Si vous succombez, répéta l'empereur? — Si j'esuc combe, vous désavouerez mon défi, vous renierez ma condition, et vous payerez votre honteux tribut.

Délivrez-nous-en, s'écria l'empereur, affranchissez-nous du joug humiliant de Chosroës: mais prenez garde d'ouyrir sur nous une

porte que vous ne pourriez pas fermer. Si vous vous en croyez la force, comme vous vous en sentez le courage, allez trouver le roi de Perse, portez-lui ces présens, examinez ses forces, l'étendue de ses états, le nombre de ses guerriers, celui de ses alliés: alors, si vous l'osez, défiez ses cavaliers, mandez-moi de marcher avec toute mon armée, je n'hésiterai pas un instant à vous secourir: mais si vous redoutez sa puissance, ne la heurtons pas. Donnez-lui sans condition ces présens, et je continuerai de lui payer tranquillement et sans murmure mon tribut, trop heureux d'épargner le sang de mes sujets avec de l'or. Sur tout point de présomption, ne m'embarquez pas sur une mer

d'orage, dans un vaisseau qui fait eau, et dont les voiles sont déchirées.

Badhramoot promit de tout examiner avec soin, de prendre des renseignemens certains, d'agir avec prudence et il partit avec les présens que lui confia l'empereur. Toute la cour vit ce départ avec plaisir, et le peuple avec inquiétude : pour lui il était sans crainte et plein de présomption et d'orgueil, il ne daigna pas même prendre la moindre information : dès qu'il fut arrivé à Modayin, il demanda son audience à Chosroës, lui remit la lettre de l'empereur, et lui dit : après vous avoir parlé au nom de l'empereur, je vais vous parler au mien : je suis Badhramoot, l'île de Chypre m'a vu naître, libre, indépendant, je ne suis ni votre sujet, ni

celui de l'empereur , mais je me suis voué à son service , et je lui ai donné mon bras : vous savez que les rois ne se soumettent à payer un tribut que quand ils ont été vaincus , et jamais vos armées ne se sont rencontrées : je me suis donc chargé de vous apporter ses présens , non comme un tribut , mais comme un don d'estime et d'amitié. Je vous déclare en même tems que je veux délivrer les adorateurs de Jésus, l'homme-Dieu que j'adore, de ce honteux engagement, et je vous demande le combat à outrance contre tous vos guerriers en votre présence : vous serez juge du combat : s'ils me tuent , mon sang restera sans vengeance, si je les terrasse tous , vous affranchirez l'empereur romain de tout honteux tri-

but, et vous ne ferez jamais couler ni le sang ni les larmes de ses peuples : vous respecterez leur religion , car ce n'est pas le sang qui la détruit, c'est lui au contraire qui l'affermir.

A ce discours Chosroës éprouva le plus vif sentiment de colère et d'indignation , mais sentant que s'il s'y abandonnait , on pourrait croire qu'il avait craint les menaces du Grec, il se modéra , et réfléchissant que l'offre qu'il faisait , était juste et généreuse, quoique hardie, et déplacée, il se tourna vers ses satrapes et ses ministres et leur dit : conduisez ce guerrier et sa suite à un palais digne du titre sous lequel il se présente à ma cour , fournissez à tous ses besoins , accordez-lui ses demandes , laissez-lui ses présens , je ne les recevrai que de la main de

son vainqueur, j'accepte son défi pour tous mes chevaliers : demain le champ sera ouvert, et j'espère que le premier qui s'y présentera, le punira de son insolence.

Les ministres conduisirent donc Badhramoot et sa suite avec toutes ses richesses dans un vaste palais ; le lendemain les troupes se rassemblèrent dans la plaine, le grand roi s'y rendit, suivi de toute sa cour, et se plaça sur un estrade qu'on lui avait préparée : alors Badhramoot parut au bout de la carrière suivi de cinq cents cavaliers qui formaient son escorte, et accompagné de ses prêtres et de ses moines qui chantaient des hymnes en l'honneur de son Dieu : il fit poser ses trésors au milieu de l'enceinte, et monta sur un superbe cheval de bataille, armé

de toutes pièces, il attendait avec impatience le guerrier qui oserait le combattre.

Ils étaient plus de mille qui briguaient cet honneur, et qui réclamaient la préférence. Chacun d'eux faisait valoir ses droits : Chosroës ne voulant mécontenter personne, et connaissant leur valeur, ne voulut faire aucun choix, et annonça que le sort désignerait le combattant. Alors il fit mettre tous leurs noms dans un casque, et l'ayant fait couvrir et remuer, il fit approcher le plus jeune de ses pages, et lui ayant fait découvrir le bras jusqu'au coude, il lui ordonna de le plonger dans le casque et d'en retirer un des mille noms qu'on y avait jetés. Ce fut le tien, brave Shirkan, fils de Tirkan : il était connu dans toute la

Perse, car la victoire t'avait toujours accompagné, toutes les fois que tu avais commandé ses armées, et soit comme soldat, soit comme général, tu tenais le premier rang parmi les cavaliers de la Perse.

Sûr de ta victoire, remerciant le génie du feu qui vient de te favoriser, tu montes sur ton coursier, couvert des armes brillantes dont ton souverain avait récompensé ta valeur, et tu t'élances dans la lice qu'entourent en silence le peuple et les soldats, tu fonds avec la rapidité d'un trait sur Badhramoot. Il t'attend sans faire le moindre mouvement, quand il te voit à sa portée, il lâche sa lance, saisit la tienne, te l'arrache, et sortant son pied gauche de son étrier, il le présente à ta poitrine, et son choc te renverse

sur la poussière ; il dédaigne alors de te frapper : ta honte me suffit, te dit-il, avec mépris, et ce combat ne m'a pas assez échauffé pour que j'aie besoin de ton sang, pour me désaltérer. Shirkan humilié se relève, et va se cacher au milieu des soldats qu'il a menés tant de fois à la victoire. Tous les guerriers perses applaudirent intérieurement à sa défaite, et demandèrent à le remplacer. Le jeune page plongea une seconde fois la main dans le casque, et en retira le nom d'un guerrier qui se vantait d'être un des descendants des premiers hommes que le feu céleste anima : sa force était sans égale, il était infatigable dans les combats, et il se servait indifféremment de toutes sortes d'armes. Il se contenta donc de s'armer d'une massue,

dédaignant de se servir d'une épée contre un dévot adorateur d'un homme mort sur une croix : il marcha d'un pas lent sur Badhramoot qui l'attendait tranquillement. Quand ils ne furent plus qu'à six pas l'un de l'autre, le chevalier du feu soulève sa massue à deux mains, et la dirige sur la tête de Badhramoot, mais avant qu'elle ne fût tombée, le Grec se jettant sur lui, le frappa dans la poitrine d'un coup de sa tête si terrible, qu'il le renversa sur la terre. Dix-huit guerriers succédèrent aux deux premiers, et ne furent pas plus heureux : tous furent obligés de s'avouer vaincus, et le soleil cessant d'éclairer l'horison sépara les combattans. Badhramoot eut tout l'honneur de la journée, et Chosroës, forcé de cacher son dépit secret, ne

put s'empêcher de le complimenter sur sa force , son adresse et son agilité. Il poussa la dissimulation jusqu'à lui offrir tous les présens qu'il avait apportés , en lui disant qu'ils étaient à lui par droit de conquête , et qu'ils les avait gagnés sur le champ d'honneur. Il en eût fait volontiers le sacrifice pour être délivré d'un homme qui venait de couvrir de honte sous ses yeux , vingt de ses plus braves guerriers , et d'imprimer une tache sur le front perse : mais Badhramoot était trop orgueilleux et trop sûr de sa force pour ne pas faire boire au grand roi toute la coupe de l'humiliation : il refusa donc les présens en lui disant : Roi trop généreux , les trésors que j'ai mis à vos pieds sont un don que mon empereur m'a chargé de vous

présenter, il se croirait justement offensé si vous les refusiez, ou s'ils devenaient le prix d'un tournoi : d'ailleurs, le hasard a pu seul me favoriser aujourd'hui dans le choix des guerriers que j'ai eu à combattre, je puis demain être moins heureux, je puis demain trouver mon vainqueur : mille de vos guerriers ont accepté mon défi, mille ont jeté leurs noms dans ce casque, tant qu'il en restera un, je ne croirai pas à ma victoire : demain je vous demande le combat. Chosroës ne put le refuser ; triste et confus il rentra dans son palais, au milieu de ses courtisans qui n'osaient lever les yeux, tandis que Badhramoot se retira au milieu des hymnes et des chants dont ses prêtres et ses chevaliers fesaient retentir les airs.

Le lendemain, dès que le jour parut, Chosroës suivi de sa cour et de ses guerriers, et Badhramoot accompagné de ses chevaliers et de ses prêtres, se rendirent dans la plaine, et les combats recommencèrent comme la veille : les résultats en furent les mêmes, l'orgueilleux Grec vainquit encore vingt guerriers perses, qui furent beaucoup plus maltraités que la veille, car ce jour là, le sang commença à couler, par la rage des combattans qui ne voulaient plus demander ni grâce ni quartier, et qui, quoiqu'abattus par la lance, et désarçonnés, se relevaient avec fureur, et combattaient à pied et à outrance.

Pendant quinze jours de suite ces combats continuèrent sans interruption, sans que Chosroës pût les

faire cesser, car Badhramoot s'en fesait un jeu, et les Perses s'y opiniâtraient par honneur et par rage. Chaque nouveau guerrier se persuadait que la gloire d'abattre ce chrétien lui était réservée, et le sort de ceux qui l'avaient précédé ne fesait qu'enflammer le courage de celui qui entrait dans la lice.

Chosroës seul sentait tout le poids de son humiliation, son cœur en était brisé, et ses nuits étaient encore plus agitées et plus douloureuses que ses jours. Un voile de tristesse était répandu sur toute sa cour, qui avait cessé de se trouver à un spectacle aussi humiliant. Un deuil général régnait dans la ville, et le peuple, toujours enchanté de voir les grands humiliés, avait fini par sentir que leur honte retombait sur toute la

nation, et ces combats trop répétés n'avaient plus de charmes pour lui.

Les choses en étaient à ce point quand Mubidan se présenta un matin au lever du grand roi, qui venait de passer une nuit bien douloureuse; dès qu'il vit entrer son visir il alla au devant de lui, et lui dit: ô vous à qui j'ai donné toute ma confiance, venez m'aider de vos conseils, et soulager les peines de mon cœur. Vous voyez comme un simple Grec nous humilie. L'éclat dont brillait la Perse est obscurci, et les adorateurs du feu pâlissent devant un chrétien. Son intrépidité, sa force écrasent mes guerriers, mon trône est sans soutien et mon peuple sans défenseur. Comment me soustraire à ce bras de fer qui

pèse sur mon empire. Je n'ai d'autre ressource que d'écrire à Khosrewan, que j'ai envoyé punir les Arabes de leur insolence, de lui ordonner de remettre ma vengeance à un autre moment, et de revenir en toute diligence avec l'élite de ses guerriers combattre ce démon de la Grèce, soit dans un combat particulier, soit à force ouverte : Khosrewan seul sera mon vengeur.

— Ne lui donnez pas ce titre, ô mon roi, car sans lui vous pourrez finir vos inquiétudes et vos peines ; vous pouvez voir le Grec vaincu et humilié, et la gloire et l'honneur de votre trône briller d'un nouvel éclat. — Par quel moyen, s'écria Choroës, avec précipitation ? vous venez de faire renaître l'espoir dans mon cœur, car vos paroles sont pour moi

des oracles, elles ne sont pas vaines comme celles des hommes, et jamais le mensonge ni la flatterie n'ont effleuré vos lèvres : dites-moi donc ce que je dois faire.

—Ecrire à votre lieutenant, le roi Monzar, le chef des tribus arabes, et lui mander de vous envoyer un de ses Arabes, il comblera votre espoir, il domptera cet invincible Grec ; car les cavaliers arabes sont les fils de la victoire : élevés dans les rochers, exposés au feu brûlant du soleil du midi, à la fraîcheur des nuits, à l'aridité des déserts, ils bravent les rigueurs des saisons, et la fureur des éléments. Nos guerriers sont célèbres par la magnificence de leurs fêtes, les Arabes le sont par leur valeur dans les combats et par la trempe de leurs armes.

Comment réclamerai-je dans ce moment un pareil secours de Monzar. Vous savez combien il fut irrité de la funeste plaisanterie que j'avais permis qu'on lui fît à ma cour, de la vengeance cruelle qu'il eut l'audace d'en prendre, et de l'ordre terrible que je donnai à Khosrewan de l'en punir. Il est parti avec vingt-mille cavaliers d'élite : dans ce moment l'Arabie doit être en feu, ravagée par mes soldats : Monzar boit la coupe amère du repentir, et il a besoin de tous ses guerriers pour résister à Khosrewan dont j'attends à chaque instant des nouvelles. — Vivez éternellement, grand roi, reprit Mubidan, vivez heureux et tranquille, quand à Khosrewan, le feu a reçu son âme, et l'a consumée dans sa flamme éternelle, son ar-

mée est revenue battue et dispersée: j'avais recommandé qu'on vous cachât cette nouvelle, je ne voulais pas augmenter encore votre peine, mais puisqu'elle est au comble, il n'est plus tems de vous rien cacher.

O Mubidan, s'écria Chosroës, avec l'accent de la douleur la plus profonde, tout m'accable donc à la fois: comment voulez-vous que j'écrive à Monzar, quand il vient de me couvrir de déshonneur, et que sa main fume encore du sang d'un des premiers satrapes de mon royaume; quand il a brisé une des plus fortes colonnes de mon trône.

Grand roi, dit Mubidan, vous aimez votre peuple, rien ne doit vous coûter pour le sauver, et son salut est entre les mains de Monzar; le ciel lui a envoyé un guerrier de

la tribu d'Abs, assez hardi pour attaquer seul une armée entière, assez fort pour la mettre seul en déroute, c'est sous ses coups que Khosrewan est tombé, c'est son glaive terrible qui a mis en fuite votre armée : c'est une flamme dévorante qui s'est heureusement arrêtée ; car il vouloit venir ravager vos états, égorger vos sujets, et brûler votre capitale. Je vous conseille donc d'écrire à Monzar une lettre d'amitié, de lui promettre un oubli général, de lui envoyer même un gage de réconciliation, et de l'engager à vous amener lui-même son lion guerrier ; s'il vous l'amène, il combattra le Grec, il l'anéantira, et bannira l'affliction de votre cœur. Je suis prêt à faire tout ce que vous me conseillerez,

lui dit le grand roi, mais je crains que Monzar, qui a bravé mes ordres et ma puissance, qui a détruit mon armée, ne refuse ma prière, et mes dons, et qu'il ne les regarde comme un effet de mon impuissance et de ma crainte.

Soyez certain, grand roi, que Monzar ne s'est pas laissé aveugler par une victoire qu'il était loin d'espérer et qu'il n'a dû qu'au guerrier que le ciel lui a envoyé. Il vous respecte toujours, il craint votre colère et votre vengeance et, dans ce moment même son visir Amroo, fils de Neefeela, ce sage vieillard qui habite la Mecque, et qui compte quatre siècles d'existence est dans mon palais, il est venu me trouver de la part de Monzar, il m'a prié

de vous parler en sa faveur, de vous conjurer d'oublier le passé, et d'obtenir le pardon de son insurrection. Eh bien ! dit Chosroës, si cela est ainsi, faites tout ce que vous jugerez nécessaire pour sortir de l'abîme dans lequel je suis plongé : écrivez à Monzar, annoncez-lui un oubli général, priez-le de nous amener son guerrier, à qui vous promettez en mon nom la plus riche récompense.

Mubidan quitta le roi, et revint trouver le sage Amroo, il lui rendit un compte fidèle de la conversation qu'il venait d'avoir avec Chosroës, dont il lui jura la sincérité sur sa tête et sur celle de son père, et le pria d'écrire sur-le-champ à Monzar, pour lui recommander de se

rendre sans perdre un seul jour à Modayin et d'amener Antar avec lui.

Le visir écrivit aussitôt cette lettre.

« A Monzar , que nous recon-
« naissons pour roi des Arabes et
« chef des tribus de Lakhm , Juzam
« et Shiban.

« Apprenez mon seigneur et roi ,
« que l'objet de ma mission est
« rempli, et que tous vos ordres
« sont exécutés : mais j'ai assuré
« à Chosroës, le premier roi de
« l'univers, dont l'Asie entière re-
« connaît ou respecte les lois, que
« votre cœur était affligé de la mé-
« sintelligence qui avait existé entre
« vous, et des suites funestes qu'elle
« avait eues : j'ai juré que vous
« désiriez qu'il en perdît à jamais

« le souvenir, comme vous pro-
« mettiez de le faire : son sage mi-
« nistre Mubidan, s'est joint à moi
« pour appaiser sa colère, et pour
« désarmer son bras. Nos efforts
« n'ont pas été vains : le glaive est
« rentré dans son fourreau, et votre
« peuple peut demeurer tranquille
« et dormir d'un sommeil paisible.
« Le Perse ne viendra plus renver-
« ser ses tentes et enlever ses trou-
« peaux, ses chameaux, ses esclaves,
« ses femmes et ses enfans. Venez
« donc, sans perdre un seul jour,
« confirmer tout ce que j'ai promis
« en votre nom, mettre votre main
« dans la sienne, lui jurer une fidè-
« lité à toute épreuve et recevoir de
« lui le titre de son lieutenant dans
« toute l'Arabie ; amenez avec vous
« Antar ; car j'ai promis qu'il com-

« battrait et qu'il vaincrait le chef
« grec qui dans ce moment insulte
« impunément les guerriers les plus
« renommés de la Perse, et qui
« afflige le cœur du grand roi, au-
« tant qu'il l'humilie, ne faites point
« de réponse à ma lettre, mais
« mettez à l'instant le pied à l'étrier
« et arrivez. »

Amroo cacheta sa lettre, et Mu-
bidan s'étant fait apporter un de ses
pigeons privés, la lui attacha sous
l'aile, et lui donna sa volée en lui
montrant le point de l'horison vers
lequel il devait se dirriger.

Cependant Badhramoot dès le
lever de l'aurore, se rendit comme
de coutume dans la plaine pour
continuer ses combats. Mais il fut
étonné de la trouver déserte, et de
voir qu'on avait même enlevé les

barrières qui fermaient la lice , il dépêcha aussitôt un de ses chevaliers à Chosroës pour lui demander la raison de ce changement.

Le grand roi dit au chevalier , que Badhramoot pouvait venir au palais , qu'il l'informerait lui-même de sa suprême volonté à laquelle il entendait qu'il se soumît : Badhramoot se rendit donc au palais , il fut introduit sur-le-champ auprès du grand roi , qui était assis sur son trône , au milieu de ses satrapes , de ses ministres , et des principaux guerriers qui formaient sa cour : les parfums les plus purs de l'Arabie brûlaient autour du trône dans cent cassolettes d'or : Chosroës portait sur sa tête un double diadème , et sur sa poitrine était un soleil de diamans , dont les yeux les plus

fermes étaient éblouis, et la paupière la plus hardie, était obligée de se baisser devant son éclat.

Badhramoot, ayant été introduit, et ayant fait les génuflexions d'usage; Chosroës le fit asseoir sur un siège qu'il lui avait fait préparer en face de son trône, et lui adressa ces paroles, dont il était convenu avec Mubidan, pour donner le tems à Monzar et à Antar d'arriver.

Adorateur de Jésus, sujet de l'empereur, qui règne sur l'Europe, comme je règne sur l'Asie: reporte-lui ses présens, auxquels j'en joindrai de plus précieux encore: tu les a gagnés par ta valeur, pendant quinze jours de suite mes guerriers te les ont disputés, trois cents ont été obligés de te reconnoître pour leur vainqueur, ton orgueil

doit être satisfait, et je ne souffrirai plus qu'aucun d'eux rentre dans la lice que j'ai fait abattre. Emporte notre estime, et autant d'anneaux précieux que tu as renversé de guerriers. Je te donne deux jours pour préparer ton départ, mais que le soleil en éclairant pour la troisième fois le temple du soleil, ne te retrouve plus dans les murs de Modayin.

Badhramoot gardait un silence farouche, il ne pouvait se dispenser d'obéir à l'ordre du roi, puisqu'il refusait le tribut et y renonçait: les satrapes et les ministres applaudissaient à la sagesse de Chosroës, les guerriers eux-mêmes dont tant de combats avaient peut-être ralenti le courage n'osaient murmurer contre un ordre qui sauvait leur honneur.

Un seul se leva, et s'adressant à Chosroës : grand roi, lui dit-il, as-tu pu penser que tes guerriers souffriraient que ce chrétien emportât avec lui l'honneur des vrais adorateurs du feu, et des fils du Soleil. Il a vaincu trois cents chevaliers que le hasard et son bonheur lui ont opposés, mais sept cents encore sont prêts à le combattre, et le nom de son vainqueur est encore dans le casque qui le renferme. Que ce ne soit plus le hasard qui l'en fasse sortir : c'est moi, moi Bahram, fils de Johran, gouverneur de Deelem qui le défie, à toute arme, et jusqu'à la mort. Tu ne peux pas me refuser le combat, je le demande, au nom de ton armée, au nom de toute la Perse qu'il a humiliée et que je veux venger. —

Je te l'accorde, dit le roi, mais quelle qu'en soit l'issue, ce sera le dernier, et je déclare que si tu es vaincu, aucun de mes guerriers ne te vengera, j'en jure par l'astre qui nous éclaire, et pour prouver combien ce combat me déplaît, je t'annonce que ni moi, ni aucun de mes satrapes ne l'honorera de sa présence. Mubidan seul le présidera, il en sera le juge, et je l'autorise à le suspendre, et même à l'arrêter à sa volonté : qu'il fasse relever les barrières, et que demain le destin prononce son arrêt suprême.

Mubidan exécuta les ordres de Chosroës, la lice fut rétablie, les barrières furent relevées, et le lendemain l'aurore avait à peine annoncé le jour, que déjà la plaine était couverte d'un peuple immense,

qui sachant que ce combat était le dernier qui devait se livrer, venait satisfaire son inquiète curiosité.

Badhramoot, arriva le premier, et en attendant son adversaire il faisait caracoler son coursier autour de la lice. Mubidan amena avec lui Bahram, entouré de tous les guerriers dont il allait soutenir l'honneur. Il se plaça sur l'estrade où, les jours précédens, Chosroës s'était assis, car ni lui, ni aucun seigneur de sa cour ne parut au combat. Alors Mubidan en ayant donné l'ordre, les barrières du camp furent levées aux deux extrémités, et les deux combattans entrèrent dans la lice, et attendirent le signal avec une égale impatience; le Grec, fier de ses trois cents combats, le Perse, enivré de l'espoir d'en laver la honte.

C'était un jeune guerrier actif comme la flamme dévorante, infatigable aux combats, également adroit à manier toutes les armes ; il était couvert d'une cuirasse si dure que la pointe des traits s'é-moussait en la frappant. Sa main brandissait une lance qui jamais n'avait manqué de donner la mort, à sa ceinture pendait une épée à double tranchant, et sous ses cuisses étaient quatre petits traits aigus, dont la plume légère doublait la rapidité ; il était monté sur le coursier de la Perse le plus renommé par sa force et sa légèreté, le feu lui sortait par les yeux, la fumée par les narines, sa bouche couvrait son mors d'une écume aussi blanche que la neige, et ses quatre pieds frappaient continuellement la terre

et en faisaient lever des tourbillons de poussière ; il était fils du frère de Khosrewan qui avait succombé sous les coups d'Antar.

Mubidan donne enfin le signal tant désiré : à l'instant les deux guerriers fondent l'un sur l'autre avec l'impétuosité du vent de l'est et du couchant, quand ils s'entrechoquent sur l'immense océan, dont ils élèvent les flots jusqu'au-dessus des plus hautes montagnes, et découvrent ses abîmes profonds.

Le combat ne fut d'abord qu'un jeu, chacun des chevaliers essayait son adversaire, mais bientôt, il devient rage et fureur. Ils déployèrent alors tous leurs efforts et leur adresse : Badhramoot ayant éprouvé la pesanteur des coups de Bahram,

sentit qu'il avait enfin trouvé un ennemi digne de ses coups et qu'il aurait besoin de déployer toute sa force et toute son adresse. Le fer de sa lance s'était émoussé sur la cuirasse de Bahram, il l'arrache et en prenant un nouveau semblable au dard d'un serpent, et qu'il avait suspendu à la selle de son coursier il en arme sa lance et la dirige sur la poitrine de Bahram en poussant un cri capable de porter la frayeur dans l'âme la plus ferme. Bahram l'attend, et d'un revers de son épée la fait tomber de la main terrible qu'il la guide: Badhramoot tire aussitôt son épée, et ils commencent à combattre corps-à-corps, leur force est égale comme leur fureur: mais leur adresse est encore au-dessus.

Chaque coup qu'ils se portent paraît un coup mortel, et chaque coup est aussitôt paré; les rangs se serrent autour de la lice, chacun est tremblant, en les voyant, et chacun veut les voir de plus près: les Grecs commencent à douter de la victoire de Badhranoot, et les Perses à prendre de l'espoir: le combat dura jusqu'à la chute du jour. Alors, à leur grand regret, Mubidan fit cesser le combat, en le remettant au lendemain, les combattans se retirèrent sans qu'aucun des deux eût eu sur son adversaire un avantage assez marquant pour qu'on pût lui attribuer l'honneur de la journée, aucun des partis ne put crier victoire, mais tous deux purent se livrer à l'espoir. Chosroës, à moitié rassuré, fit venir Bahram, vanta sa valeur

et son adresse, le remercia, et lui fit donner un de ses plus riches manteaux.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Perses, les Turcomans, les Déelemites et les Chrétiens qui formaient la suite de Badhramoot se répandirent dans la plaine en plus grand nombre encore que la veille, car l'égalité du combat en avait doublé l'intérêt. Le roi, ni personne de sa cour n'y parut, et Mubidan en fut le juge comme il l'avait été la veille. Le combat fut le même, et le soleil, en se couchant, vit les deux combattans également fatigués d'une lutte toujours égale, et attendant du lendemain, une issue que chacun désirait, sans oser la prévoir.

Le troisième jour qui devait être

dernier paraissait à peine, et déjà les trompettes et les clairons avaient fait retentir les airs. Le peuple s'était porté avec encore plus d'empressement que les précédens jours dans la plaine : on savait que le combat devait être terminé, on ne doutait pas que les deux champions n'y déployassent toute leur valeur et leur adresse, on était persuadé qu'ils s'étaient ménagés les deux jours précédens, pour donner plus d'éclat à leur triomphe, et peut-être n'avait-on pas tout-à-fait tort, car il était presque impossible que deux guerriers aussi forts, aussi adroits se fussent battus vingt-quatre heures de suite, sans se faire aucune blessure, s'ils y eussent mis un véritable acharnement. Ce qui augmentait encore l'intérêt qu'on mettait à ce dernier

combat, c'est que le grand roi, suivi de toute sa cour, s'y rendit, en fut le juge, et le fit précéder des cérémonies augustes de la religion : les mages commencèrent par allumer le feu sacré, et le promenèrent autour de la lice, dans des cassolettes d'or, en y jetant l'encens, l'ambre, l'aloës, et les parfums les plus précieux de l'Arabie. Badhramoot de son côté fit élever un autel particulier, sur lequel ses prêtres offrirent le sacrifice de leur religion, en chantant leurs hymnes, et récitant leur évangile. Il reçut ensuite leur bénédiction, comme Bahram avait reçu celles des prêtres du Soleil.

Chosroës allait donner le signal du combat, quand un nuage de poussière descendu de la montagne qui bornait la plaine au midi, obs-

curcit tout l'horizon. On entendait en même temps le bruit des cymbales et des trompettes, et l'on vit enfin paraître cent cavaliers arabes, montés sur des coursiers superbes, et armés de longues lances. Des manteaux de la plus grande richesse couvraient leurs armes, dont l'acier poli semblait autant de miroirs qui réfléchissaient les feux de l'astre de la lumière : c'était le roi Monzar qui arrivait en toute hâte, et Antar marchait à ses côtés : leurs noms faisaient retentir la plaine. Chosroës annonça que le combat serait remis au lendemain, et que cette journée serait consacrée à la joie de recevoir le plus noble et le plus puissant des princes qui le reconnaissent pour leur souverain. Bahramoot et Bahram ne quittèrent

la lice, qu'en maudissant l'arrivée des Arabes qui retardaient leur combat, mais ils se virent forcés de se soumettre aux ordres du roi, et de se rendre au désir général du peuple. Ils se retirèrent chacun de leur côté, ne dissimulant pas leur mécontentement, et ni l'un ni l'autre ne se rendirent à la cour.

Chosroës s'empressa de retourner dans son palais pour y attendre Monzar, auquel il envoya Mubidan et le sage Amroo, qui racontèrent à Antar tout ce qui s'était passé entre Badhramoot et Bahram, et le mécontentement qu'ils avaient témoigné de voir leur combat suspendu, et remis au lendemain. Sage ministre du grand roi, dit Antar à Mubidan, ce n'est pas pour être témoin d'un combat que je suis

venu à Modayin avec le roi Monzar : assurez donc Chosroës que je suis venu pour punir l'insolence de ce vil chrétien , et que si Bahram me dispute l'honneur de le combattre , je les défie tous deux à la fois , ainsi que tous les guerriers de l'Europe , de la Perse , de Turkistan , et de Déelem : Mubidan sourit , car en examinant , ses formes , le feu de ses yeux , les muscles de ses bras , il ne doutait pas qu'il ne fût en état d'exécuter tout ce qu'il annonçait : ainsi donc , lui dit-il , noble guerrier , vous prenez l'engagement de vaincre cet orgueilleux chevalier de la croix ? Si je ne le foule pas sous mes pieds , répondit Antar , traînez-moi dans le temple du feu , jetez-moi dans son brasier brûlant , et qu'il

réduise mon corps en cendre. Je reçois votre promesse , lui dit Mubidan , en lui serrant la main , et en même temps il le conduisit avec Monzar au palais de Chosroës : ils traversèrent avant d'arriver jusqu'à la salle du trône , une longue suite d'appartemens, dans lesquels étaient les nobles , les visirs , les satrapes et les grands dignitaires de l'empire , et ils étaient précédés et suivis par les officiers de service, dont les uns portaient des bracelets d'or, et les autres des couronnes : Antar était ébloui de l'éclat et de la magnificence de cette cour , qui de son côté lui témoignait le plaisir qu'on avait à le voir : ils arrivèrent enfin jusqu'aux pieds du trône , Chosroës y fit monter Monzar, le baisa sur

le front, et le força de s'asseoir ;
auprès de lui. Antar se prosterna
devant lui et lui dit :

« Grand roi ! que le Dieu qui a
« créé les cieux et la terre, et qui
« les gouverne, éloigne de toi les
« revers de la fortune, et que jamais
« le malheur n'approche de ton
« trône : que ton étoile s'élève aussi
« haut que celle de Saturne, et
« qu'elle brille chaque jour du plus
« vif éclat : que rien ne puisse
« émousser la pointe de ta lance,
« et que les têtes les plus superbes
« tombent sous le tranchant de ton
« épée toujours victorieuse. Hon-
« neur de ton siècle, puisse ton
« nom être célébré dans tout l'uni-
« vers pour ta justice et ta bienfai-
« sance ; vis autant que ta gloire , et

« tant que la plaintive colombe sou-
« pirera ses tendres accens. »

Chosroës fut aussi surpris de son éloquence, qu'étonné de la force et de la beauté de son corps, et du feu dont brillèrent ses yeux : voilà, lui dit Mubidan, celui qui, en défendant son roi et la tribu qui l'avait adopté, a tué votre satrape Khosrewan, et dissipé son armée; il vient aujourd'hui vous offrir son épée et son bras, et nous délivrer de ce Grec insolent qui nous brave et nous déshonore. Soyez certain qu'il le fera tomber sous ses coups, lui et tous ces chevaliers chrétiens qui composent sa suite.

J'en accepte l'assurance, dit Chosroës; non seulement j'oublie ce que la fidélité qu'il devait à son roi, a

pu lui faire faire contre moi, mais je veux encore le combler de mes présens : et vous, Monzar, ajouta-t-il en se tournant vers lui, oubliez ce qui a pu nous désunir un instant; le tort venait de moi, et plus encore de celui que la mort a dévoré, et dont l'âme est allé rejoindre le foyer éternel. Ces paroles remplirent de douceur et de joie le cœur de Monzar, et nul souvenir amer n'en troubla plus la sérénité.

Cependant Chosroës donna l'ordre à Mubidan de faire dresser une tente superbe, pour Antar, et pour les Arabes de sa suite; et Mubidan se disposait à faire exécuter ses ordres, quand Antar s'écria : je jure par le Dieu qui m'entend, par l'astre qui m'éclaire, par le saint sépulcre devant lequel je me prosterne, que

je ne mangerai, ni ne boirai, et que ma paupière ne s'abaissera pas, avant que je n'aie combattu ce misérable Grec, et que je ne l'aie abreuvé de la coupe de la mort : car il a affligé et troublé le cœur du grand roi. Mais Mubidan lui représenta, qu'avant de combattre Badhramoot, il fallait que Bahram consentît à lui laisser prendre sa place, ce qui serait très-difficile, après avoir disputé pendant deux jours la victoire, et l'avoir laissée incertaine ; et ce ne fut que difficilement qu'il obtint qu'il attendrait jusqu'au lendemain.

Mubidan alla trouver aussitôt Bahram, et lui dit : noble fils de Johram, je viens de la part du grand roi vous présenter cette armure complète de l'or le plus pur,

comme le gage de sa reconnaissance et de son estime pour votre valeur. Vous seul avez réparé l'honneur du nom Perse, qu'un Grec, qu'un chrétien avait fait pâlir : vous avez vengé trois cents guerriers tombés sous ses coups, et vous avez prouvé, que son bras n'était pas invincible ; c'est assez pour votre gloire : Chosroës rassuré par votre courage, ne veut pas que vous exposiez demain vos jours : c'est un autre que vous qui demain combattra Badhramoot. — Un autre que moi, s'écria Bahram en fureur ? — Écoutez-moi tranquillement, lui dit Mubidan avec douceur : Chosroës est également roi des Perses et des Arabes ; il leur doit une justice égale : Badhramoot a défié les Perses et les Arabes : trois cent Perses ont combattu pour le

feu sacré qui vivifie l'univers , vous seul avez balancé la victoire : un des rois de l'Arabie vient d'arriver avec l'élite des guerriers de sa nation , il demande à répondre au défi du Grec : Chosroës peut-il lui refuser une demande aussi juste , quand déjà trois cents Perses sont entrés dans la lice : souffrez donc que demain un Arabe y descende à son tour. — Non , non , reprit Bahram avec encore plus de fureur , je ne me laisserai point enlever l'honneur de la victoire , j'ai combattu deux jours de suite ce redoutable chrétien , j'ai prouvé à la Perse entière qu'on pouvait lui résister , demain je lui prouverai qu'on peut le vaincre. — C'est cette assurance qui force le grand roi à suspendre votre combat , lui dit Mubidan , Chosroës ne

compte que sur vous , vous seul
pourrez vaincre Badhramoot , son
combat avec un Arabe satisfera l'or-
gueil de ce peuple , qui s'estimera
trop heureux de vous remettre la
vengeance de son champion. Vous
le vengerez sans doute ; mais si le
destin voulait qu'un malheureux
coup tranchât vos jours , qui vous
vengerait ? Qui oserait après vous
entrer dans la lice ? C'est donc parce
que vous êtes son espoir suprême,
qu'il vous regarde comme un ven-
geur assuré , qu'il est certain de
votre victoire , que Chosroës vous
conjure et vous ordonne d'inter-
rompre un seul jour votre combat ,
afin que l'Arabe ne puisse pas dire :
Il a fallu trois cents Perses pour
vaincre un homme qu'un seul Arabe
eût abattu. Mais le roi vous recom-

mande de vous trouver tout armé dans la plaine , pour entrer dans la lice , aussitôt que le combat de l'Arabe sera terminé. Bahram ne se rendit qu'avec peine à cette dernière promesse de Mubidan qui flattait son orgueil ; il consentit à laisser combattre Antar le lendemain , après avoir fait jurer Mubidan sur la flamme sacrée et sur la tête de Chosroës , que nul autre que lui n'entrerait dans la lice après la défaite d'Antar , qu'il regardait comme certaine.

En quittant Bahram , Mubidan vint trouver Badhramoot sous ses tentes , et lui dit : Noble guerrier , Chosroës a agi avec vous comme le plus juste et le plus généreux des rois : il vous a comblé de faveurs et d'égards , et ne vous a témoi-

gné ni mécontentement , ni colère ; en voyant l'élite de ses guerriers abattue sous votre lance ; Bahram seul a pu deux jours vous disputer la victoire , et c'est assez pour notre honneur ; mais son lieutenant sur la vaste Arabie , vient d'arriver au bruit de votre défi qu'il regarde comme commun aux Arabes et aux Perses : il a amené avec lui un guerrier choisi parmi tous ceux de sa nation ; il demande à vous combattre , et se vante de vous vaincre : acceptez-vous son défi ?

Certainement , s'écria Badhramoot , au comble de la joie , j'ai vaincu vos Perses , je vaincrai vos Arabes : je vaincrai tous les guerriers de la terre , au nom du Christ , et j'affranchirai mon prince de tout honteux tribu. Demain votre Arabe

sentira la pesanteur de mon bras ;
et je terminerai avec Bahram un
combat que j'ai laissé durer trop
long-temps.

Mubidan vint rendre compte à
Chosroës de ses conversations avec
Bahram et Badhramoot , et le len-
demain tout fut disposé pour le
combat. Le roi se plaça avec Monzar
et toute sa cour sur l'estrade , Bad-
hramoot vint avec ses guerriers et
ses prêtres , et Antar avec ses Ara-
bès. Chosroës donna le signal, les
barrières se levèrent , Antar et le
Grecentrèrent dans la lice, et se pré-
cipitèrent comme deux lions l'un
sur l'autre. Antar s'écria :

« Je vais donc aujourd'hui servir
« le roi Monzar et déployer toute
« ma force devant Chosroës : je vais
« pulvériser ce soutien de la Grèce,

« et faire tomber à mes pieds la tête
« de Badhramoot. Mon épée fou-
« droyante précipitera dans le néant
« tous les guerriers qui oseront me
« braver et m'insulter. Malheur à
« qui doutera de ma force! Mon
« étoile brille auprès de Jupiter ,
« et rien ne me résiste sur le champ
« de bataille. Abs m'a vu naître , tu
« te nommes Badhramoot , je me
« nomme Antar : j'ai dispersé les
« armées de Chosroës , je disper-
« serai de même les armées de Cé-
« sar. Demande aux guerriers qui
« je suis , ils te répondront : c'est
« le lion du désert , intrépide , in-
« domptable , invincible : je n'ai
« pour compagnons , dans les om-
« bres de la nuit , que Dhami , Ab-
« jer et ma lance. Je suis noir com-
« me la nuit ; mais le jour est mon

« emblème , et le soleil peut éclairer toutes mes actions. Je vais te prouver la vérité de mes paroles , et en recevant le coup de la mort , tu reconnaîtras que je suis le guerrier de mon siècle. »

Antar tomba sur le Grec comme la foudre , et le Grec le reçut comme une flamme ardente. Ils s'attaquèrent comme deux lions , et entrèrent en fureur comme deux tigres ; ils s'entrechoquaient comme deux rochers qui roulent l'un sur l'autre , et tous les spectateurs étaient épouvantés des coups qu'ils se portaient : il s'éleva sur leurs têtes un nuage de poussière qui les enveloppa et les déroba à la vue pendant deux heures entières : le Grec reconnut dans Antar une force surnaturelle ; il en fut effrayé , et s'é-

cria : Par le Messie et par ses disciples, cette pâte n'est pas du levain ordinaire. L'heure suprême va sonner, le temps des efforts et des débats est arrivé : il dirigea sa lance contre la poitrine d'Antar, et lui en porta un coup terrible. Antar se détourna précipitamment et la fit glisser sur sa cuirasse, en même temps dirigeant la sienne le long du bras du Grec, il le frappa si rudement sous l'épaule, qu'il le fit chanceler, et qu'il fut sur le point d'être désarçonné ; mais il se raffermit promptement sur ses étrières, et galoppa jusqu'à l'extrémité de la lice. Antar attendit tranquillement qu'il revînt à la charge.

Chrosroës, étonné de son courage, de sa force, de son adresse, se tourna vers ses courtisans, et

leur dit : Par l'essence du feu, voilà le plus intrépide et le plus fort chevalier que j'aie jamais vu : rien n'est comparable à cet Arabe ; mais ce Grec n'est pas moins terrible, et je crains..... Ne craignez rien, reprit vivement Menzar, je suis convaincu qu'Antar l'épargne, qu'il joue avec lui, et qu'il l'aurait déjà tué s'il l'eût voulu.

Bahrām, cependant armé de toutes pièces et monté sur son cheval de bataille, s'était, d'après la promesse de Mubidan, introduit dans la lice, parmi les juges du camp, et attendait avec impatience l'issue du combat pour venger l'Arabe qu'il regardait d'avance comme vaincu ; mais quand il le vit combattre, il reconnut qu'il était supérieur au Grec et peut-être à lui-même, et

qu'il sortirait certainement vainqueur de la lice : alors l'envie se glissa dans son cœur , l'aiguillon de la jalousie vint le déchirer , et il s'y livra avec d'autant plus de fureur qu'il venait d'apprendre que Khosrewan était tombé sous ses coups. Il ne balança donc pas à employer la plus lâche trahison , et profitant du nuage de poussière qui enveloppait les deux combattans , il tira de dessous sa selle un des dards qu'il y tenait cachés , et s'approchant d'Antar , il le lui lança de toute sa force dans le côté. Le dard vole comme l'étincelle de feu ; mais Antar qui savait qu'il était environné par la haine et par l'envie , promenait continuellement ses yeux autour de lui ; il découvrit donc Bahram dans l'instant qu'il lui lançait le trait , il lâche

sa lance , et saisissant le trait à l'instant où il allait l'atteindre , il courut sur Badhramoot , et poussant un cri terrible , il le lui lance dans la poitrine : le dard perce sa cuirasse , ressort entre les deux épaules , et le renverse sur la poussière. Les Perses et les Arabes poussent un cri de joie auquel les Chrétiens répondent par un long gémissement. Antar a distingué le lâche guerrier qui lui a lancé le trait qui vient d'assurer sa victoire , il se précipite sur lui , mais Chosroës qui n'avait pas vu la trahison de Bahram et qui était loin de la soupçonner , s'écria : Arrêtez Antar , et gardez-vous de porter la main sur un de mes guerriers. Antar , à la voix du grand roi , s'arrête ; il se contente de jeter sur Bahram un coup d'œil méprisant ,

et descendant de dessus Abjer , il vient se prosterner aux pieds de Chosroës et lui adresse ces paroles :

« Grand roi , que Dieu comble ta
« gloire et perpétue ta félicité , car
« tu es la source de toute justice.
« Badhramoot est couché sur la
« poussière et son corps nage dans
« son sang : l'enfer m'a décoché le
« trait dont je l'ai percé , et il re-
« tombera un jour sur la tête du
« coupable que j'ai distingué , mais
« que je laisse dans l'obscurité qui
« le cache : qu'il tremble cependant
« car je suis la terreur des guerriers
« sans honneur , et si je protège mes
« amis , j'écrase mes ennemis. Grand
« roi , si ce César qui commande à
« l'Europe veut venger son guer-
« rier , s'il ose marcher contre toi
« avec tous ses guerriers , attends-

« le sans crainte , je le frapperai de
 « mort lui et tous ses soldats , et
 « tu peux croire à ma promesse ,
 « elle n'est pas vaine : mais en mê-
 « me temps étends sur moi l'aile de
 « ta justice : deviens mon protec-
 « teur et mon appui , ne me retiens
 « pas sur une terre étrangère , ou-
 « vre-moi le chemin de ma patrie ,
 « rends-moi à ma famille , rends-
 « moi à Ibla que j'appelle vaine-
 « ment tous les jours : que rien ne
 « retarde mon départ , et chaque
 « matin, après avoir béni mon Dieu,
 « je lui adresserai des vœux pour
 « prolonger tes jours et qu'il te com-
 « ble de gloire. »

Chosroës redoubla d'admiration pour lui, il le fit revêtir d'un manteau pareil à celui qu'il portait, lui fit présent de cinq étalons perses de

la plus grande beauté, avec leurs selles d'or poli, garnies de perles et de pierreries, puis s'adressant à Mubidan : donnez, lui dit-il, à Antar toutes les richesses et toutes les esclaves que le Grec m'avait présentées et qui m'ont coûté si cher. Vous me l'amenez demain, et je joindrai à mes présens un titre qui lui prouvera combien j'estime sa valeur. Puis s'adressant aux compagnons de Badhramoot, il leur dit : S'il est quelqu'un de vous qui veuille venger la mort de votre chef, qu'il se présente, je vais lui faire ouvrir la lice. Nous ne songeons plus aux combats, s'écrièrent-ils tous, aucun de nous ne défie vos guerriers. Nous avons suivi Badhramoot parce qu'il était notre chef et que nous devons lui obéir. Souvent nous avons tâché

de faire cesser des combats trop répétés, le ciel l'a frappé dans un jour de justice : nous n'avons qu'une grâce à vous demander, permettez-nous d'entourer son corps des aromates précieux et des parfums qu'offrent la Perse et l'Arabie, et de le rapporter à notre auguste empereur, pour qu'en nous revoyant il ne nous dise pas : Où est le chef que je vous avais donné ? Avez-vous abandonné son corps à la voracité des oiseaux de proie et des monstres qui peuplent l'Arabie ?

Chosroës leur accorda leur demande : ils partirent le lendemain, emportant avec eux le corps de Badhramoot, et ils traversèrent les plaines et les déserts qui séparent l'Europe de l'Asie.

CHAPITRE X.

CHOSROES rentra dans son palais, et chargea Mubidan d'avoir soin d'Antar. Ce ministre le conduisit au palais que Badhramoot avait habité, et dans lequel étaient encore tous les présens qu'il avait apportés à Chosroës; il ouvrit devant lui les caisses qui les contenaient, et dit à Antar: invincible guerrier, toutes ces richesses sont à vous, c'est le prix de votre courage et de votre victoire, et le grand roi vous les offre comme le gage de sa reconnaissance. Antar éprouva un sentiment de plaisir et de joie, en pensant à celle à qui il les destinait, et

il s'écria : tu les verras, charmante Ibla, mais un seul de tes atômes est plus précieux que tous ces diamans, ces perles et ces pierreries. Sa joie s'augmenta encore à la vue des jeunes filles de l'Europe et de la Grèce, et des belles esclaves Coptes, qui accompagnaient les présens : il bénit le ciel du succès de son expédition, baisa la poitrine et la barbe de Mubidan, et lui adressa ces vers :

« Sage ministre du grand roi, tu
 « m'as comblé de faveurs, et je dois
 « t'exprimer ma reconnaissance :
 « tous les désirs que je pouvais for-
 « mer pour mon bonheur, tu les as
 « remplis : je t'en rendrai grâce tant
 « que je vivrai, et après ma mort,
 « ma cendre encore s'agitiera à ton
 « nom, dans la nuit de mon tom-
 « beau. »

Mubidan fut sensible à la reconnaissance d'Antar; noble écuyer, lui dit-il, Chosroès ne bornera pas votre récompense à ces présents, qui vous appartiennent plus qu'à lui. Bientôt vous éprouverez toute sa munificence: car ces richesses ont été apportées par ce Grec aux yeux bleus, que vous avez tué, et sur lequel vous avez reversé la coupe de la mort et du déshonneur dont il nous abreuvait: ces richesses, ces jeunes filles, aussi belles que les astres attachés à la voûte du firmament, ne pouvaient appartenir qu'à son vainqueur: vous l'êtes, ils sont donc à vous, votre valeur les a gagnés. Alors il ordonna aux esclaves d'étendre de riches tapis de la Perse dans la salle la plus vaste du palais, et de disposer les vases remplis des vins

précieux , les coupes et tous les apprêts d'un festin magnifique, qu'il fit servir à Antar , au roi Monzar , et aux Arabes qui les avaient accompagnés. Antar surpris de la quantité et de la variété des mets de toute espèce , des oiseaux les plus rares , des fruits les plus délicieux , se tourna vers Monzar et lui dit : Seigneur , les Perses font-ils donc leur nourriture habituelle de toutes ces différentes viandes , de ces fruits , et de ces sucreries ? Et je ne vois parmi tous ces mets pas un seul morceau de chameau. Je le crois bien , lui répondit Monzar en souriant , nous autres Arabes qui vivons la plupart sous des tentes , au milieu des déserts , nous nous nourrissons de la chair de nos chameaux et leur lait fait notre boisson , mais les Perses

vivent bien autrement, et leurs tables sont toujours couvertes des mets les plus rares et les plus exquis : habitez-vous-y, Antar, car vous êtes fait pour vous asseoir désormais à la table des rois : Antar se livra donc gaîment aux plaisirs du festin, les coupes furent portées fréquemment à la ronde et en augmentèrent l'aimable gaîté et les divertissemens. Les jeunes esclaves ayant appris qu'elles appartenaient à Antar, vinrent lui offrir leurs hommages et s'empressèrent de le servir : il les remercia de leurs intentions, mais sans remarquer qu'elles étaient belles, car il ne voyait qu'Ibla, Ibla seul régnait dans son cœur et y régnait exclusivement et en souveraine.

Antar, lui dit Monzar, en sou-

riant, tu parais ne prendre aucun plaisir à voir tes esclaves, elles sont belles cependant, et tu parais peu disposé à les traiter en maître : tu devrais cependant écarter un instant tout sentiment pénible, et oublier ton pays, pour jouir du moment présent, car tu es élevé au rang des princes, et tu marches notre égal : tous les chefs de tes tribus te porteraient envie, s'ils étaient témoins des hommages que l'on te rend, et de l'amitié que nous te portons.

A ces mots Antar s'attendrit, un soupir involontaire s'échappa de son cœur oppressé, et il ne put retenir ses douces larmes qui remplirent les yeux : O mon roi, s'écria-t-il, je jure par votre existence, que toute cette grandeur dont je me vois environné n'est rien à mes yeux, nulle

terre n'a pour moi le charme de celle qui m'a vu naître, seule elle remplit mon ame, et il continua ainsi :

« Quand la douce brise du matin
 « répand sur moi son souffle rafraî-
 « chissant, elle m'est bien plus agréa-
 « ble que toutes ces richesses dont
 « on daigne récompenser ma va-
 « leur: le trône même de Chosroës,
 « s'il m'était offert, ne me ferait
 « aucune envie, si, pour y mon-
 « ter, il fallait chasser de ma pensée
 « l'image chérie qui fait tout mon
 « bonheur. Puisse une rosée bien-
 « faisante féconder toujours les plai-
 « nes et les collines de Sheerebah!
 « c'est là que mille jeunes beautés,
 « aussi brillantes que l'astre des
 « nuits, étalent les tresses de leurs
 « noires chevelures: c'est là qu'au

« milieu d'elles mon cœur a distin-
« gué une vierge aussi parfaite, aussi
« belle qu'une houri, et dont les
« yeux lancent des traits mortels.
« Quand elle sourit, sa bouche res-
« semble à une coupe pleine d'am-
« broisie enrichie d'un cercle de
« perles : aimable vierge, quelle est
« la magie de ton regard ! il sou-
« met le lion du désert, il est plus
« rapide que le faon ; ta taille est
« divine, ta beauté ravissante, Phé-
« bé même pâlit devant l'éclat de
« tes charmes : Ibla ! le tourment
« de l'absence déchire mon cœur :
« mon ame appelle la flèche de la
« mort. Ibla, sans ton image, pour-
« rais-je supporter les souffrances
« de l'insomnie ? Elle seule charme
« quelquefois mes longues veilles :
« ô Ibla, que de maux j'ai soufferts

« pour toi ! je me suis jeté sur un
 « océan de peines ; mais ma redou-
 « table épée a dispersé les guer-
 « riers , et fait reculer , en pronon-
 « çant ton nom , leurs superbes
 « coursiers. »

Monzar , surpris de l'élocution facile d'Antar , et de la violence de son amour , s'entretint avec lui de l'objet de sa passion jusqu'au moment où le sommeil vint fermer leurs paupières. Le matin , Mubidan revint trouver Monzar et Antar , accompagné d'une foule d'esclaves ; il les salua , et après s'être informé s'ils avaient goûté les douceurs d'un sommeil tranquille , il les engagea à monter à cheval pour venir saluer Chosroës qui se préparait à une partie de chasse : hélas ! lui dit Antar , je n'ai d'autre désir que de retour-

ner promptement dans ma tribuet dans ma famille pour revoir mes amis , et remettre à mon oncle les chameaux d'Azafeer qu'il m'avait demandés pour la dot de sa fille.

Mubidan sourit , et comprit ce qu'il désirait : Antar, lui dit-il, votre attente sera satisfaite et vous ne retournerez pas à votre pays sans emmener , non seulement les mille chameaux d'Azafeer que vous avez promis au père d'Ibla , mais beaucoup d'autres chargés de richesses : Antar remercia Mubidan , et montant aussitôt à cheval avec Monzar , ils se rendirent auprès de Chosroës. Dès qu'ils l'aperçurent , ils mirent pied à terre , Antar s'avança et voulut baiser son pied dans l'étrier , mais le roi l'en empêcha en se baissant vers lui et le baisa sur le front.

Jamais le grand roi n'avait donné à personne cette marque de faveur qu'il accordait à Antar, mais il ne pouvait trop fêter un héros qui avait chassé l'affliction de son ame, en le délivrant de l'insolence de Baddhramoot. Il fit amener devant Antar des chevaux arabes, et ses satrapes s'empressèrent de lui choisir ceux de meilleure race et les plus richement caparaçonnés. Antar monta sur celui qui lui parut le plus rétif. Chosroës le retint à côté de lui, le traita comme son égal, et conversa familièrement avec lui sur l'affection qu'il portait à sa tribu, aux amis qu'il y avait laissés, et surtout sur son amour pour Ibla: ils arrivèrent ainsi au lieu de la chasse. L'accès en était défendu par des gardes qui n'y laissaient entrer que

ceux que Chosroës choississait quand il prenait ce divertissement. A mesure que les cavaliers avançaient, les bêtes fauves s'élançaient de tous côtés devant eux, et les oiseaux s'élevaient sur leurs têtes : la terre était couverte de gibier, les chasseurs piquaient leurs chevaux et se dirigeaient de tous les côtés.

Antar, se livrant comme eux à toute son ardeur, poursuivit vivement une troupe de bêtes fauves, les atteignit bientôt, les coucha sur la plaine, et goûta les plaisirs de cet exercice qui convenait si bien à ses goûts ; mais tandis qu'il se livrait à ce divertissement, et qu'emporté par sa vivacité il laissait derrière lui tous les chasseurs, un cavalier fond sur lui comme un aigle, et d'un bras nerveux lui as-

sène un coup terrible entre les deux épaules : Antar chancelle sur la selle de son cheval et est prêt à tomber ; mais il se retient et se remet bien vite de ce choc imprévu : reçois cela, chien d'Hedjaz, lui cria le traître, en le frappant, et s'il te reste encore un souffle de vie, viens te mesurer avec moi, vil Africain, je veux t'exterminer comme tu as tué Khosrewan, le frère de mon père, et ce vaillant Badbramoot, qui ne devait tomber que sous mes coups ; c'est leur sang qu'on te paie avec les honneurs et les richesses dont on t'accable : c'est pour t'en récompenser que Chosroës te tire du néant, t'élève jusqu'à lui et te prodigue les beautés de l'Europe et de l'Asie.

Ce lâche chevalier qui l'insultait ainsi était Bahram, l'orgueilleux

chef de Déelem : il ne pouvait pardonner à Antar de lui avoir enlevé l'honneur de vaincre Badhramoot. La rage et l'envie dévoraient son cœur, et ne lui laissaient aucun moment de repos. Lorsque Chosroës lui défendit d'avoir aucun démêlé avec Antar dont il redoutait pour lui la supériorité ; il fut obligé de dévorer son dépit ; mais il rassembla en secret les guerriers de sa suite , et leur dit : si ce misérable esclave est vainqueur du Grec et s'en retourne triomphant dans sa tribu , notre honneur est à jamais flétri chez les adorateurs de la Croix : ce n'est pas un Perse , diront-ils , qui a pu vaincre notre chevalier , trois cents étaient entrés en lice avec lui , trois cents sont tombés sous sa lance, ils ont imploré , pour le combattre , le secours d'un démon, qui,

sous la forme d'un Arabe, d'un Africain , lui a traîtreusement porté un coup mortel. Ne souffrons pas qu'ils aillent déshonorer notre nom dans leur patrie , et qu'ils apprennent que le vainqueur de leur champion est tombé sous les coups d'un Perse. Ayant ainsi animé contre Antar les Déelemites , il guettait avec eux l'instant où ils pourraient le surprendre, et ils crurent l'avoir trouvé dans le tumulte de la chasse où Bahram l'attaqua comme on vient de le voir. Mais il ne savait pas que le roc n'est pas plus affermi sur sa base qu'Antar sur sa force et sa valeur. Dès qu'il se fut raffermi sur ses étrières , il saisit son épée, s'avance sur lui, et tournant son cheval , il choisissait l'endroit où il voulait le frapper , alors il fondit sur lui comme l'éper-

vier sur la timide colombe, et il lui parla ainsi :

« Malheureux adorateur des rayons
« du Soleil et de sa flamme brillante,
« le Dieu qui l'a créé, le Dieu de
« l'univers t'a envoyé au devant du
« lion qui va te dévorer : ton des-
« tin est fini, tu es dévoué à
« mon bras, et tu vas éprouver les
« horreurs de ma force : perds tout
« espoir, ton heure a sonné, tu ne
« peux m'échapper, ta massue va
« tomber de ta main, ton cri de
« guerre va expirer sur tes lèvres :
« comme le moucheron, tu voltiges
« autour de la flamme qui t'éblouit
« de son éclat funeste : tu ne peux
« éviter le fer de la lance de celui
« que tu es venu attaquer ; reçois en
« le coup de la main de celui devant

« lequel les démons du désert trem-
blent et s'abîment en blasphémant
« le nom du Dieu qui le protège. »

Alors il fond sur Bahram comme un nuage chargé de foudre, et d'un coup de sa lance, qu'il ne peut ni parer, ni éviter, il lui brise les côtes, et le jette à dix coudées de son cheval. Dans le moment les Déelemites accouraient pour soutenir leur chef, ils arrivent pour être témoin de sa mort, ils osent vouloir la venger, et se précipitent tous à la fois sur Antar, en poussant des cris affreux. Mais c'est Antar qui vole à leur rencontre, rapide comme l'éclair, et l'œil rouge comme le sang, il lève sur eux la terrible Dhami et lui promet de ne pas laisser un Déelemite vivant. Dans l'instant Chosroës paraît suivi de toute sa cour; les Déele-

mites veulent se retirer , en criant : Justice , grand roi , cet Africain vient de tuer en traître notre chef ! C'est faux , misérables , leur dit Mubidan , c'est votre chef qui l'a attaqué comme un lâche , par derrière , et vous veniez pour le seconder : il a reçu la mort , et vous la méritez.

Mubidan somma Antar de raconter au roi ce qui c'était passé , Antar le fit , et Chosroës le crut sans peine , car il connaissait la loyauté de l'Arabe et la basse envie du Perse. Il ordonna donc à ses gardes de saisir les Déelemites et de leur trancher sur-le-champ la tête. Mais Antar , touché de pitié pour eux , mit promptement pied à terre , et s'approchant de Chosroës , il se prosterna devant lui , et implora leur pardon en disant : Seigneur , la clémence est dans votre

cœur, écoutez-la plutôt que votre justice: je baise vos nobles mains, et je vous conjure de leur pardonner, car s'ils se sont armés contre moi, c'était pour venger leur chef, ils ne sont coupables que d'une fidélité aveugle, et ce n'est pas aux rois à punir de tels crimes. Demain, si vous le permettez, j'espère retourner dans mon pays, car mon bras désormais vous devient inutile. Je désire, qu'après mon départ, personne ne prononce mon nom avec colère, et qu'on ne dise pas: Il vint dans ce pays pour y porter le trouble et la mort: que maudit soit le jour où il y parut.

Chosroës fut charmé de la générosité d'Antar: il lui accorda donc la grâce des Déleemites, et les renvoya: il quitta la chasse, et amena Antar dans un jardin particulier qui

n'avait pas son pareil dans l'univers entier. On y avoit rassemblé tout ce qui pouvoit éblouir les yeux et flatter le goût : au milieu étoit un pavillon, semblable à un palais de fée. Il avoit quatrevingt-dix coudées de long, et soixante et dix de large : ses murs étoient de marbre et de cornaline rouge : on voyoit au centre une fontaine d'où jaillissoit l'eau de rose, et du musc le plus pur. Du milieu s'élevait une colonne d'émeraude, surmontée d'un faucon d'or poli, dont les yeux étoient des topazes, et dont le jaspe formoit le bec. Autour de cet oiseau il y en avoit un grand nombre qui lançoient de leurs becs, sur les spectateurs, le musc et l'ambre gris. Tout le pavillon étoit rempli de parfums, et les plafonds resplendissoient d'or

et d'argent ; c'était réellement une merveille de ce siècle : Lorsque'Antar y entra, ses yeux furent éblouis de son éclat, et dans son transport poétique, il s'écria :

« Beau palais! Sois long-temps le
« séjour de la paix et de la santé :
« le tems a répandu sur toi toutes
« ses beautés : tu brilles au-dessus
« de tous les édifices qui t'environ-
« nent, et de ta coupole partent
« tous les sentiers des vertus : tes
« colonnes sont inébranlables ,
« et partout l'or recouvre tes mu-
« railles : ta magnificence fait l'or-
« gueil et la gloire de la terre ;
« car tes portes étincellent de l'é-
« clat des plus riches métaux, et des
« pierreries les plus précieuses.
« L'œil n'y trouve rien à désirer.
« Tous les prodiges y sont réu-

« nis, et les sens sont également
« étonnés et satisfaits : chaque
« inscription est d'une élégance par-
« faite, enfin rien au monde ne
« t'égale en richesse et en beauté :
« le roi qui t'habite, est, de même
« que toi, au-dessus de tous les
« rois, par sa valeur et par sa jus-
« tice : puisse-t-il, comme toi, vivre
« éternellement ! »

A l'extrémité la plus élevée des jardins, on avait dressé pour Chosroës un trône d'or poli, soutenu par des piliers d'émeraudes, et monté sur un piédestal d'argent dont l'éclat perçait l'obscurité de la plus sombre nuit : à l'entour étaient des sièges d'ivoire et d'ébène avec des ornemens d'or : Chosroës s'étant assis sur ce trône, ordonna à Monzar et à Antar de se placer auprès de lui,

élevant ainsi le fils de Shedad, au-dessus de tous ceux qui étaient présens : alors tous les courtisans s'assirent et lorsque chacun fut placé, on couvrit les tables de toutes sortes de fruits, de sucreries, et de rafraîchissemens : Chosroës se plaisait à offrir à Antar tout ce qui était de plus rare et de meilleur, et Monzar lui en apprenait les noms, et les différens pays qui les avaient produits : Antar, étonné et rassasié d'une chère aussi délicate, et qui lui était absolument étrangère, entonna ce chant de remerciement.

« Je te salue, ô roi, qui répands
 « sur moi tes bontés, comme le ciel
 « verse la rosée sur la terre : ce
 « n'est jamais en vain que le pau-
 « vre t'implore dans ses besoins :
 « l'astre de la nuit, celui de Sa-

III

9

« tourne, celui qui forme le signe
« des poissons, ne versent pas
« plus de bienfaits ; tu es le refuge
« des affligés ; et jamais tu n'as
« repoussé leurs vœux, ni trompé
« leur espoir. Quand tu combats
« rien ne résiste à ton choc, un
« lion semble être à tes côtés : tu
« fais monter sur ton trône la jus-
« tice et la libéralité : ô vous, ha-
« bitans de la terre d'Abs, quand
« je vous reverrai, je vous appren-
« drai que j'ai reçu de la munifi-
« cence de Chosroës des bienfaits
« que je ne puis ni décrire, ni
« compter, un jour entier ne pour-
« rait y suffire. Il a atteint le faite
« de la gloire, de la vertu ; qu'il
« atteigne aussi celui de la félicité :
« il a pour jamais assuré mon hon-
« neur. J'ai vu dans ses jardins

« une fontaine répandre l'eau par-
 « fumée, avec la même abondance
 « que sa main libérale épanche ses
 « faveurs : les fleurs de toute espèce
 « y étalent leurs charmes, les oi-
 « seaux semblent par leurs ac-
 « cens mélodieux chanter ses bon-
 « tés : tel est ce roi, lion dans les
 « combats, toujours suivi de la vic-
 « toire, toujours accompagné de
 « la gloire et de l'honneur. Ma
 « voix dira aux nations, la recon-
 « naissance dont mon ame est péné-
 « trée, et le vœu que forme mon
 « cœur de mourir en la lui prou-
 « vant. »

Après qu'Antar eut charmé le
 roi par ces vers, les esclaves lui ap-
 portèrent une coupe pleine d'un vin
 brûlant comme le feu, et vermeil
 comme le rubis; quand ill'eut vidée,

sa tête s'enflamma , et lui retraça tous les plaisirs dont il venait de jouir : mais il ne les regardait que comme un songe brillant , son cœur et son ame volaient vers son pays , et tous ses desirs étaient de revoir Ibla. Chosroës devina sa pensée secrète , et se plut à l'interroger sur son pays , sur ses usages , sur ses aventures particulières ; et surtout , il lui demanda des détails de son amour pour Ibla.

Oh ! qu'un amant aime à parler de celle qu'il adore , quand il peut vanter ses charmes et sa fidélité ! Avec quel plaisir Antar raconta au roi tout ce qui lui était arrivé avec son père , son oncle Malik , et les habitans de la tribu d'Abs et d'Adnan ; mais comme son cœur se dilata quand il peignit son amour pour Ibla ,

sa beauté, sa première déclaration, ses douces et consolantes paroles, et l'espoir dont elle l'avait enivré, et les combats qu'il avait livrés pour elle ! Chosroës vit bien que sa passion était profonde et invincible, et il lui dit : noble Absien, j'admire votre patience et votre réserve, avec un cœur aussi brûlant, et tourmenté par des peines aussi vives. O seigneur ! répondit Antar, je jure par votre générosité qui ne connaît pas de bornes, par la libéralité de vos mains, dont jamais je ne perdrai le souvenir, que je suis un homme mort au milieu des vivans. Antar, lui dit Monzar, quittez ces idées sombres, ou du moins suspendez-les, pour ne vous occuper que des plaisirs qui vous environnent ; videz votre coupe, et écoutez

tez la voix de cette charmante chanteuse, qui n'attend que vos ordres pour adoucir vos peines, et vous faire passer des heures délicieuses. Ah! dit Antar, que ces plaisirs auraient de douceur pour moi, si mon cœur était tranquille! et il chanta tristement ces vers.

« Le vin, dont la liqueur bienfaisante adoucit les chagrins les plus vifs, ne peut rien sur mon cœur : le mal qui l'accable est sans remède, et mes paupières sont toujours inondées de larmes ; cette jeune chanteuse tenterait vainement de charmer mes peines par les doux accens de sa voix, mon cœur malade est insensible à ses accens : le souvenir d'Ibla occupe seul ma pensée, et tout ce qui se passe devant moi me semble un

« vain songe. Sur la terre d'Hedjaz
« sont les tentes de ma tribu, et il
« m'est défendu de m'en approcher.
« Sous les tentes de ce peuple est
« une beauté céleste, toujours voi-
« lée; mais à travers ce voile, ses
« yeux terribles lancent l'amour, le
« bonheur, le désespoir et la mort.
« Son haleine est aussi douce que
« la rose, et sur ses lèvres sont le
« miel et le musc. Mon amour est
« ma folie, et ma folie m'est chère,
« mon cœur y trouve de la douceur.
« O fille de Malik, que mes enne-
« mis triomphent en mon absence!
« qu'ils veillent ou qu'ils dorment,
« je les brave tous également: qu'ils
« sachent que, dans mon voyage,
« j'ai éprouvé des événemens qui
« feraient blanchir la tête des enfans
« au berceau. Mais les plaisirs ont

« succédé aux traverses , et j'ai en-
« fin trouvé un monarque que nulle
« expression ne peut dépeindre ; un
« roi dont la main distribue les fa-
« veurs comme l'aurore épanche ses
« larmes , comme la mer repousse
« ses flots ; auquel la terre serait
« heureuse d'obéir , et dont la for-
« tune devrait être l'esclave. Le ciel
« a mis sur son front une couronne
« dont rien ne peut ternir l'éclat :
« le monde est un corps dont il est
« l'esprit. Que toutes les langues pu-
« blient ses louanges , qu'il vive éter-
« nellement , qu'il ne cesse d'exister
« que quand le ramier cessera son
« chant plaintif. »

Malgré l'excès de ces louanges ,
sans doute trop outrées , Chosroës
en fut flatté , car il aimait aussi la
poésie , il la cultivait , il en connais-

sait les licences, et la langue arabe ne lui était pas étrangère : Antar, lui dit-il, je fais autant de cas de vos vers que de ma couronne ; car tout ce que je peux donner passera, mais vos louanges traverseront les siècles : obligez-moi donc en me demandant ce qui peut vous flatter, afin que je puisse au moins reconnaître vos éloges. Grand roi, lui répondit Antar, vos bontés pour moi n'ont point eu de bornes, et elles apprendront aux habitans de ma tribu, jusqu'où vous avez porté ma gloire ; et puisque vous me permettez de vous faire une demande, je désirerais qu'Ibla ornât ses superbes cheveux d'une couronne pareille à celle qui brille sur votre front ; mais je sais qu'il faudrait avoir perdu la rai-

son pour oser vous faire une pareille demande.

Chosroës sourit de la manière ingénieuse dont Antar excusait sa demande indiscreète, et parla bas à l'un de ses ministres, qui sortit un instant et rentra aussitôt avec quatre esclaves qui portaient un siège d'argent, au sommet duquel était un faucon d'or poli, dont les yeux étaient des topazes, et les pieds des émeraudes. Ce siège, dit le roi à Antar, servira à Ibla pour la porter à l'autel où elle doit recevoir votre main; et elle parera sa tête de cette couronne: en même temps, il ôta celle qui couvrait son front, et détachant sa ceinture et son manteau, il les mit également sur le siège, et força Antar de les accepter: il ne

put les refuser , il s'approcha du roi , lui baisa les mains avec respect , et lui exprima ainsi l'excès de sa reconnaissance :

« Grand roi , je ne pourrai jamais
« égaler mes remercimens aux ri-
« ches présens dont tu m'accables :
« jamais aucun roi ne poussa aussi
« loin la générosité ; et pourtant
« ton esclave est toujours triste , car
« toujours il pense à son amour , à
« sa faiblesse , à sa passion ; il re-
« grette sa famille , la terre qu'elle
« habite ; il languit d'amour pour
« Ibla , il passe ses jours dans la
« peine et dans l'impatience. »

L'étonnement du roi allait toujours en augmentant : Antar , lui dit-il , je désire qu'en quittant ma cour , tous vos vœux soient satisfaits , si quelque chose encore vous inté-

resse , dites-le moi franchement. Je n'ai rien à vous demander pour moi, lui répondit Antar, mais il me serait bien doux de pouvoir prouver ma reconnaissance à celui à qui je dois toutes vos bontés. — Parlez en assurance, Antar, que voulez-vous? — Le renouvellement de la commission du roi Monzar, comme votre lieutenant sur toutes les tribus de l'Arabie qui reconnaissent vos lois. — Je te l'accorde, lui dit Chosroës, et même avec plaisir. Il fit écrire aussitôt, dans toute l'étendue de l'empire, que l'on eût à reconnaître Monzar pour gouverneur-général de Massema, qu'il ne pourrait jamais être dépouillé de ce gouvernement, et que quand il n'aurait qu'une fille aveugle, elle lui succéderait. Il lui en remit à lui-même l'ordre signé de sa

main , en lui demandant encore s'il avait quelque autre désir : non , grand roi , répondit Antar , je ne désire plus rien , que de retourner dans ma tribu , et de revoir la tente de ma mère.

Chosroës avait poussé si loin la générosité envers Antar , il l'avait comblé de tant de dons et de présents , qu'il avait excité contre lui l'envie de presque tous ses courtisans , qui conspirèrent sourdement sa ruine , furieux de voir sortir de la cour tant de richesses qu'ils enviaient ; mais on connaissait trop sa force , sa valeur , pour oser l'attaquer ouvertement : on prit donc un détour dont le roi ne pouvait s'offenser. Chosroës entretenait dans sa cour et parmi ses officiers , un fameux lutteur , nommé Rostam ,

qui s'était rendu célèbre dans toute la Perse , par son adresse et sa force au pugilat : les envieux d'Antar vinrent donc le trouver , et lui dirent : Rostam , vous le plus adroit et le plus fort des hommes que la Perse a vu naître , et dont elle se glorifie ; vous qui n'avez jamais trouvé votre égal dans toute l'Asie, souffrirez-vous qu'un Arabe , un esclave , un Africain , s'en retourne dans son pays avec les immenses richesses qu'il arrache à la faiblesse de Chosroës , et qui , si elles sont le prix de l'adresse et de la force , ne devraient appartenir qu'à vous : on croira que vous n'avez pas osé les lui disputer. A ces mots , Rostam s'élança comme un lion , et sans attendre la permission du roi, il se rendit comme un furieux au palais, et pénétra sans obsta-

cle jusqu'aux pieds du trône ; s'étant prosterné jusqu'à terre , il se releva , et il adressa ces paroles à Chosroës : Grand roi , si jusqu'à ce jour vous m'avez honoré de votre estime , ne souffrez pas qu'un esclave du désert me couvre de honte et emporte sous mes yeux le prix du courage et de l'adresse : je suis votre lutteur ; je suis celui de la Perse , je m'oppose à son départ , à moins qu'il ne rende hommage à ma supériorité , et qu'il ne s'avoue trop faible pour lutter avec moi.

Antar était présent , mais il ne comprenait pas ce qui se disait. Rostam , lui dit le roi , quitte ces sentimens odieux , car ils seront la cause de ta perte , et ne peuvent t'attirer que des chagrins. Je désire , reprit Rostam , qu'il se mesure avec moi

en votre présence , et je vous prouverai qu'il est loin de mériter l'estime que vous avez pour lui. S'il ose me résister , je le tuerai avec cette massue , et je l'enverrai rejoindre les tribus d'Aad et de Themood.

Le roi ne put supporter l'arrogance de ce discours : noble écuyer , dit-il à Antar , comprenez-vous ce que me dit Rostam ? Non , répondit Antar , mais je lis l'envie dans ses yeux , et la menace sur son front : dites-moi donc ce qu'il vous demande , afin que je puisse lui répondre ? Cet homme est mon lutteur , reprit le roi , il est renommé pour sa force et son adresse , il s'est fait une étude particulière du pugilat , et il n'a jamais été vaincu : il voudrait lutter contre vous , et mesurer sa force contre la vôtre ; mais ces sortes de

combats sont indignes de vous , et comme ils sont sans dangers , ils sont sans honneur. N'est-il pas un de vos guerriers , lui demanda Antar ? Non , répondit le roi , il ne me suit pas dans les combats ; mais dans nos fêtes publiques , j'en amuse ma cour , mon peuple et les étrangers. Je lui ai défendu tout démêlé avec vous , et c'est ce qui excite sa colère. — Il est votre sujet , reprit Antar , et ce titre seul suffit pour m'empêcher de lui faire aucun mal. Je dois à la bonté , à la faveur que vous me témoignez de ne pas briser votre jouet. Mon refus d'accepter son défi ne provient pas de la crainte , car si jamais je ne me suis fait un jeu de répandre le sang , j'ai souvent lutté contre les lions , les tigres , les chameaux en fureur , les étalons rétifs ,

mais je ne frapperai aucun Perse ; les Arabes ne m'accuseront pas d'avoir été entre eux et vous un sujet de discorde. Les nobles d'Arabie ne diront pas : Antar , le fils de Shedad , après avoir été reçu dans le palais de Chosroës , après s'être assis à sa table , avoir bu dans sa coupe , a tué , en sa présence , un de ses sujets. Antar , lui dit le roi très-agité , si vous luttez avec lui , le tuerez-vous ? Oui , seigneur , lui répondit Antar , s'il ne désire lutter avec moi que pour me détruire ; car vous savez , grand roi , que la lutte a ses lois comme tous les combats : le vainqueur peut insulter au vaincu , l'humilier , jamais le frapper ; mais si le vaincu se révolte et montre de la colère , il le tue.

Ecoutez-moi , dit Chosroës à Ros-

tam , ne provoquez pas ce noble Ara-
be, car il vous terrassera , et si vous
vous révoltez , il vous tuera. Il faut
que je lutte contre lui , reprit Ros-
tam , je ne lui ferai point de grâce ,
je ne lui en demande pas : s'il me
tue , tous mes biens sont à lui.

Quittez donc vos vêtemens , lui
dit Chosroës en colère , et préparez-
vous au combat , je vais autoriser
Antar à se mesurer avec vous : si le
sang coule , qu'il retombe sur la tête
de celui qui l'aura provoqué. Rostam
ôta promptement ses habits , décou-
vrit ses épaules plus dures que le
roc , et ses bras semblables à des
colonnes de marbre.

Levez-vous , noble écuyer , dit
alors Chosroës à Antar , et joutez
contre lui : s'il manque aux lois de
l'honneur , tuez-le , sans craindre

que je venge sa mort, car je ne vous rends pas responsable de son sang.

Antar se leva aussitôt, quitta ses armes, retroussa les pans de sa tunique, et s'en fit une ceinture. Pourquoi, lui dit Chosroës, ne vous débarrassez-vous pas de vos vêtemens, et ne prenez-vous pas le costume ordinaire des lutteurs? Je n'en ai pas besoin, reprit Antar, et je ne prendrai jamais l'habit d'un baladin. Chosroës en fut allarmé: par l'ardeur du feu, s'écria-t-il, jamais je n'ai vu d'athlète lutter sans ceinture et couvert de ses habits ordinaires! Que le ciel ne t'abandonne pas comme tu le fais.

Antar s'approcha de Rostam, qui semblable à une flamme étincelante était courbé comme une arche. Il se relève vivement, et se précipite de

toutes ses forces contre Antar, qu'il croit renverser de son choc, car il le prenait pour un homme ordinaire, et il ne savait pas, aveugle qu'il était; qu'Antar dans sa plus tendre jeunesse avait lutté contre les monstres des forêts et des rochers: ils se saisirent, se serrèrent poitrine contre poitrine, se heurtant de la tête et des pieds, et s'attaquèrent comme deux lions en fureur: Rostam saisit Antar par la ceinture qu'il s'était faite avec sa robe, et tenta de l'enlever de terre, mais il le trouva inébranlable comme un roc, ou comme une tour, et ce fut lui qui chancela de son effort inutile; alors il commença à se repentir de l'avoir provoqué, il lâcha prise, et sentant qu'il n'était n'était pas de force égale, il crut y suppléer par l'adresse et l'agilité, et

fatiguer l'ennemi qu'il ne pouvait abattre. Il tourna donc autour de lui pendant plus d'une heure, évitant toujours de se prendre corps-à-corps; tout-à-coup, il arrive par derrière, se plie comme le serpent, et passant sa tête entre les cuisses d'Antar, il essaie de le soulever sur ses épaules, de lui faire quitter terre, et de le renverser. Mais Antar prévoyant son intention, serre fortement ses genoux sur le col de Rostam, il est prêt à l'étrangler et déjà ses deux yeux enflammés sortent de leur orbite. Rostam veut en vain se dégager des jambes de son adversaire qui le tiennent comme deux tenailles, tous ses efforts sont inutiles : Antar est ferme comme le rocher attaché au centre de la terre. Il saisit alors Rostam par sa ceinture, le soulève

dans ses mains, comme l'épervier prend le passereau dans ses serres, et le porte en souriant au travers de la multitude dans l'intention de le déposer aux pieds du roi; mais Rostam voyant sa vie entre les mains d'Antar, rougit comme un enfant, de se voir ainsi humilié aux yeux du grand roi, et de toute sa cour: il serre donc fortement son poing et en décharge de toute sa force un coup terrible sur la tête d'Antar, qui, étourdi du coup, le jette avec fureur contre la terre, le brise, et ne lui laisse aucune forme humaine. Il se présente aussitôt devant Chosroës, et lui dit:

« Pardonne, grand roi; mais la
« mort avait résolu que Rostam
« périrait sous ma main, et qu'il
« serait vaincu et déshonoré par

« moi : que ses mains soient maudi-
« tes, car ce sont elles qui ont ouvert
« l'abîme dans lequel il est tombé :
« en me voyant au milieu des com-
« bats, déchirant le flanc des guer-
« riers, on devait bien prévoir que
« Rostam était perdu s'il m'outra-
« geait, il l'a osé, il est mort. Grand
« roi, prête l'oreille au récit de
« notre lutte : content de l'avoir
« vaincu, je ménagais ses jours, son
« déshonneur me suffisait, mais
« lorsque son sort était entre mes
« mains, il a hâté l'heure fatale de
« son destin : le ciel l'a puni de son
« audace et de sa déloyauté, et c'est
« lui-même qui a armé mon bras, en
« frappant ma tête, et en la trou-
« blant. Je ne suis pas coupable de
« sa mort, ma main n'a pas versé
« son sang, je l'ai jeté sur la terre

« comme un reptile venimeux, et la
 « terre a bu son sang. Je te jure par les
 « yeux d'Ibla, que lorsque j'ai enlevé
 « Rostam dans mes mains, je n'avais
 « d'autre intention que de te l'ap-
 « porter et de le coucher à tes pieds,
 « il a changé en deuil une plaisan-
 « terie, il a fait un combat d'une
 « lutte, il en a violé les lois, il est
 « seul cause de sa mort. »

Chosroës le crut sans peine, et d'après la loi qu'il avait établie, il adjugea à Antar tous les biens de Rostam, et ordonna qu'on les lui délivrât : il permit à Antar de faire les préparatifs de son départ : il donna l'ordre qu'on lui amenât douze des plus beaux chevaux de ses écuries, avec leurs superbes harnais : on les conduisit au palais qu'il habitait : on y rassembla, outre plusieurs caisses

pleines d'étoffes magnifiques; de bijoux précieux, et de pierreries, une grande quantité de chevaux, de mulets, de chameaux mâles et femelles : Antar, ébloui de tant de richesses, demanda d'où elles provenaient. Ce sont, lui répondit Monzar, les biens de Rostam, qui vous appartiennent de droit.

Antar et Monzar se reposèrent jusqu'au lendemain, que Mubidan vint les complimenter, et comme ils se rendaient avec lui au palais du roi, pour lui présenter leurs respects, et lui faire leurs adieux, Antar dit au ministre : seigneur, oserais-je, avant de quitter cet empire, vous demander la faveur d'être introduit dans le temple du feu ?

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



*La fin de l'histoire d'Antar ne nous
est point encore parvenue. Aussitôt qu'elle
sera arrivée en Angleterre, nous nous
empresseons de la donner au public.*



0: De 3597 (3)

3/1

ULB Halle
001 168 266



